



# Aicardiana

N° 2

Mai 2013

## *Trois poètes toulonnais amis de Jean Aicard*

- *Éditorial* Jacques PAPIN
  
- *Alfred Gabrié*
- *Jules Millet, le « fils intellectuel » de Jean Aicard*
- *Le coiffeur-poète Anatole Alabe*  
Dominique AMANN
  
- *Le tombeau de Sainte-Beuve*  
Jean AICARD



# Aicardiana

revue numérique

publiée sur le site Internet [www.jean-aicard.com](http://www.jean-aicard.com)

Directeur de la publication : **Jacques PAPIN**

Secrétaire de la rédaction, éditeur : **Dominique AMANN**

*Aicardiana* publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

La couverture de la revue a été composée avec des motifs dessinés par Jean Aicard (*Livre d'or*, musée Jean-Aicard).

© Jacques PAPIN - Dominique AMANN, 2013.  
ISSN 2265-7703.

## ÉDITORIAL

Jean Aicard, chantre de la « petite patrie », a été extrêmement populaire, de son vivant, en Provence et, naturellement, à Toulon. Mais que sait-on réellement de cet aspect de la réception de l'homme et de l'œuvre ? À la vérité bien peu de choses. Toutefois, certains éléments inclinent à penser que cette popularité se forma très tôt. Ainsi, ne peut-on manquer de constater la présence dans *Le Carillon* (1<sup>re</sup> année, n° 9, dimanche 26 décembre 1869) de la première biobibliographie de Jean Aicard, titrée « Silhouettes toulonnaises ». L'article — signé Lazare Patrie, c'est-à-dire Barthélémy Pietra, ami intime du poète — se termine ainsi :

Le *Faust* que j'ai récemment entendu dans une réunion assez nombreuse a enthousiasmé tout l'auditoire.

Ah ! que je regrette que mon pauvre pays soit si arriéré en matière de conférences ! Je supplierais Jean Aicard de se dévouer un soir pour lire lui-même son œuvre. Quelle révélation ! C'est alors que Toulon connaîtrait son vrai poète.

L'élection à l'académie du Var, la publication des *Poèmes de Provence*, qui eurent un grand retentissement dans la région, assurent, localement, la réputation du jeune poète. *Le Var*, journal conservateur de Draguignan, rendant compte le jeudi 12 juin 1873 de la fête littéraire et musicale qui clôtura le concours régional de la ville de Toulon, put écrire :

À Gelu succède M. Jean Aicard. Il dit, au milieu des applaudissements les plus sympathiques, sa pièce sur Pierre Puget qui a obtenu au concours le premier prix de poésie française. Beau ! Superbe ! voilà comment s'expriment les connaisseurs en écoutant ces vers simples et éblouissants. La figure du Michel-Ange français a été taillée dans un marbre sans tache. Du reste, l'éloge de M. Jean Aicard n'est plus à faire. Tous ceux qui ne sont pas étrangers au mouvement littéraire savent que notre jeune compatriote est un véritable poète et qu'il a plus que du talent.

4 Nous nous bornerons à ces deux exemples tout en constatant que le Fonds Jean Aicard, aux archives de la ville de Toulon, contient de nombreux poèmes adressés à Jean Aicard, y compris par des Toulonnais... Les succès de Jean Aicard encouragèrent de nombreuses vocations poétiques qui s'exprimèrent, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans la petite presse toulonnaise. Jean Aicard fut alors l'initiateur qui soutint de sa plume ces petites feuilles artistiques et littéraires. Ce faisant, le poète marchait sur les pas d'un de ses maîtres, Victor Hugo.

Nous verserons ici, dans ce dossier qui sera poursuivi, trois études de notre ami Dominique Amann, qui mettront en lumière trois poètes méconnus, au profil nettement différencié : un poète du peuple, Anatole Alabe ; un publiciste, Alfred Gabrié ; et enfin un médecin, Jules Millet. Et nous avons en portefeuille, à paraître dans un avenir plus ou moins proche, des dossiers sur des amis-poètes comme François Armagnin, Francis Pittié, François Dol, Ludovic-Léon Regnier, Fernand Hauser...

Et comme il convient de varier les plaisirs, le futur dossier sera consacré à « Jean Aicard et les académies », puisqu'il fut membre de l'Académie française mais aussi, antérieurement et postérieurement, des académies du Var, de Mâcon, de Marseille, de Nîmes, et d'Aix-en-Provence.

Jacques PAPIN

## ALFRED GABRIÉ

Dominique AMANN

*Je remercie :*

— M<sup>me</sup> Michèle GORENC, de l'Université du Sud-Toulon-Var, qui a remarqué la signature de Jean Aicard au bas de l'acte de mariage de Jeanne Gabrié et m'a invité à étudier cette famille toulonnaise ;

— mon excellent ami M. Jacques PAPIN, professeur de lettres, chercheur aicardien de la première heure et spécialiste de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, pour ses précieuses notes biographiques et bibliographiques ;

— M. Xavier TRILLES, qui m'a apporté d'intéressants renseignements issus de ses recherches personnelles ;

— et M. Dominique FERNANDEZ, de l'Académie française, descendant d'Alfred Gabrié, qui a bien voulu extraire de ses archives personnelles deux poèmes envoyés par Jean Aicard à son ancêtre.

La signature de Jean Aicard, retrouvée au bas d'un acte de mariage célébré à Paris, mairie du 17<sup>e</sup> arrondissement, le 20 mars 1893, invite à s'intéresser à une famille toulonnaise, les GABRIÉ.

Louis GABRIEL est à l'origine de cette descendance : né à Toulon le 25 mars 1768 de parents inconnus, il acquit une instruction générale – il signe tous ses actes d'état civil – et

une compétence professionnelle, comme tailleur d'habits<sup>1</sup>. Sa femme, Marie-Anne-Ursule Hermite, donna naissance à sept enfants<sup>2</sup>, dont Joseph-André, qui épousa Claire-Virginie-Fanni Mathieu, et fit toute sa carrière comme professeur de latinité au collège de Toulon.

### Alfred Gabrié

Leur fils unique, Pierre-Alfred, né le 8 octobre 1840<sup>3</sup>, épousa, le 7 mars 1868, Marie-Thérèse-Léonie Riffey<sup>4</sup>, fille d'un horloger toulonnais : l'acte de mariage le dit « homme de lettres », demeurant à Marseille, le second témoin de la mariée étant Amédée André, receveur municipal en retraite, qui, à la demande de sa fille Jacqueline, venait « d'adopter » Jean Aicard. Amédée ne pouvait qu'être intime avec la famille Riffey, puisque celle-ci habita chez lui, au n° 1 de la rue de l'Ordonnance<sup>5</sup>, pendant au moins dix ans.

6

---

<sup>1</sup> Archives municipales de Toulon, paroisse Saint-Louis, année 1768, registre des naissances, mariages, décès, folio 18 recto. Né de parents inconnus, le bébé fut dénommé au moyen d'un prénom, en l'occurrence « Gabriel ».

<sup>2</sup> Dans leurs actes de naissance, le père et les enfants sont toujours nommés *Gabrié*, version varoise de « Gabriel ».

<sup>3</sup> Archives municipales de Toulon, année 1840, registre des naissances, acte n° 1285.

<sup>4</sup> Archives municipales de Toulon, année 1868, registre des mariages, acte n° 123. — Le patronyme RIFFEY a été apporté à Toulon par trois frères horlogers du Jura, venus s'établir dans la ville. Deux s'y sont mariés. Celui qui nous intéresse est Jean-Hilaire RIFFEY, né à La Chapelle-sur-Furieuse (Jura) le 18 janvier 1806, fils de Joseph Riffey, horloger, et de Jeanne-Étiennette Garnier. Il s'est marié à Toulon le 2 juin 1834 avec Adeline-Élisée-Joséphine Riondet, née à Toulon le 29 février 1818, fille mineure de Louis Riondet, perruquier, et de Victoire Adélaïde Riondet. Ils eurent sept enfants. Jean-Hilaire Riffey est décédé à Toulon le 11 janvier 1892.

<sup>5</sup> La famille Riffey est domiciliée au n° 1 de la rue de l'Ordonnance dans les recensements de la population toulonnaise de 1851, 1856 et 1861.

Leur fille unique, Jeanne-Adeline-Andréa, est née à Toulon le 30 novembre 1868<sup>6</sup>.

Alfred Gabrié fut rédacteur en chef du *Journal de Monaco*<sup>7</sup> de 1869 à 1876.

Son œuvre littéraire concerne essentiellement la poésie et le théâtre. Il a publié :

- *La Quinzaine, journal littéraire...* du 1<sup>er</sup> mars 1863 au 15 février 1864, Marseille, 1863-1864, in-folio ;
- *Le Secret d'une mère*, pièce en un acte et en prose, Marseille, J. Esparron, 1865, in-8°, 32 pages ;
- *Pompeï, poème*, Marseille, J. Esparron, 1865, in-8°, 16 pages ;
- *Le Commandeur Navarro de Andrade*, Marseille, imprimerie de J. Clappier, 1866, in-8°, 8 pages ;
- *Lieds d'amour, pages intimes*, Marseille, imprimerie de J. Clappier, 1869, in-16, 79 pages ;
- *Néron, ou la persécution chrétienne sous les Césars, étude antique*, Anvers, F. Baggerman, 1872, in-8°, 16 pages ;
- *Jacques Monnier, journal d'un poète*, Anvers, Félicien Baggerman libraire-éditeur, 1872, 150 pages ;
- *Provençales, études et croquis*, Paris, P. Schmidt, 1879, in-16, VIII-151 pages, planche gravée.

On lui doit aussi un ouvrage plus utilitaire, *Monaco-Guide renfermant tous les renseignements utiles aux étrangers, illustré de cinq gravures et d'un plan* (Monaco, imprimerie du *Journal de Monaco*, 1872, in-16, 155 pages).

---

<sup>6</sup> Archives municipales de Toulon, année 1868, registre des naissances, n° 1728.

<sup>7</sup> *L'Éden, journal de Monaco, littérature, beaux-arts, paraissant tous les dimanches*, eut une existence éphémère, de mai 1858 à mai 1859. Il devint ensuite le *Journal de Monaco, politique, littéraire et artistique, paraissant le dimanche*. À partir du 29 septembre 1914, il est sous-titré *Bulletin officiel de la Principauté, journal hebdomadaire paraissant le vendredi*.

7

On trouve également quelques poèmes de lui dans *Rimes provinciales*<sup>8</sup> et dans *Littérature contemporaine*<sup>9</sup> ; mais l'inventaire de ses publications dans la presse régionale reste à faire.

Enfin, il est cité comme auteur toulonnais pour le théâtre populaire en langue patoise<sup>10</sup>.

### Triplet

Donnez une aile à Gabrié,  
Une L pour faire un Archange.  
Dans chaque genre il a brillé ;  
Donnez une aile à Gabrié.

Gai comme Xavier Aubryet,  
Il enfonce Victor Ducange :  
Donnez une aile à Gabrié,  
Une L pour faire un Archange.

CHARLES MONSELET<sup>11</sup>

Connu aujourd'hui essentiellement par ses œuvres littéraires, Alfred Gabrié fut, plus prosaïquement, commerçant. Vers 1890, délaissant boutique et boutiquier, Jeanne et sa mère quittèrent

<sup>8</sup> *Rimes provinciales*, publiées par Amion Faure, Bordeaux, typographie veuve Justin Dupuy et C<sup>ie</sup>, 1864 : « Rondeau », page 13 ; « Désir », pages 44-46 ; « Acrostiche », page 46 ; « Te souvient-il ? », page 78 ; « Dans un temple », page 95.

<sup>9</sup> *Littérature contemporaine*, 8<sup>e</sup> série, publiée par Évariste Carrance, Bordeaux, au secrétariat des concours poétiques, 1872 : « *Fatum* », pages 147-148 ; « Les Monts », pages 452-453.

<sup>10</sup> MARIÉTON (Paul), *La Terre provençale, journal de route*, 3/ Paris, Alfonse Lemerre éditeur, 1894, pages 370-371.

<sup>11</sup> *Almanach de Provence*, Marseille, Gueidon éditeur, année 1874, page 20.

la province pour aller tenter leur chance à Paris, entreprise que M. Dominique Fernandez, de l'Académie française, petit-fils de Jeanne, évoque avec un bel humour :

La femme d'Alfred, née Marie Thérèse Léonie Riffey, et sa fille, soit qu'elles fussent fermées à la poésie, soit parce qu'elles estimaient que le peu de succès remporté auprès des académiciens condamnait la famille à une obscurité humiliante, avaient décidé d'abandonner en Provence l'élégiaque marchand de sucre, plus apte, pour leur jugeote sans illusion, à vendre ce dérivé de la betterave, que digne de chevaucher Pégase<sup>12</sup>.

L'épouse eut effectivement quelque succès dans la Capitale comme chroniqueuse de mode, essentiellement au *Moniteur de la mode*, dans la décennie 1882-1892, signant du pseudonyme « Gabrielle d'Eze<sup>13</sup> ». On lui doit, en collaboration avec le coiffeur A. Marcel, une *Histoire de la coiffure des femmes en France*<sup>14</sup>.

Jeanne Gabrié épousa, le 20 mars 1893, à Paris, à la mairie du 17<sup>e</sup> arrondissement<sup>15</sup>, Ramon-Maria-Buenaventura-Adeodato Fernandez, né le 14 juillet 1871 à Mexico (Mexique), ingénieur issu de l'École centrale des arts et manufactures, fils de Ramon Fernandez, un ancien latifundiste et *pistolero* devenu ministre

<sup>12</sup> FERNANDEZ (Dominique), *Ramon*, Paris, éditions Grasset et Fasquelle, 2008. — J'ai consulté l'édition de Paris, Librairie générale française, collection « Le Livre de poche », 2/ octobre 2010, 768 pages. Le texte cité est pris au livre I, chapitre 11 « Jeanne », page 76.

<sup>13</sup> D'HEYLLI (Georges), *Dictionnaire des pseudonymes*, nouvelle édition refondue et augmentée, Paris, Dentu et C<sup>ie</sup> éditeurs, 1887, page 144.

<sup>14</sup> Paris, P. Ollendorff, 1886, in-12, 368 pages ; 242 gravures par J. Ro-cault.

<sup>15</sup> Paris, mairie du 17<sup>e</sup> arrondissement, registre des mariages, acte n° 385. — *Le Figaro*, 39<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 82, jeudi 23 mars 1893.



du Mexique à Paris, et d'Irène Fernandez de Arteaga<sup>16</sup>. Leurs témoins furent MM. Jules Simon, de l'Institut, sénateur, âgé de soixante-dix ans, et Jean Aicard, âgé de quarante-cinq ans, demeurant alors à Paris au 5 rue Michelet.

Ramon fut secrétaire d'ambassade du Mexique à Paris. Il est mort en 1905 des suites d'une chute de cheval. Après le décès de son mari, Jeanne prit la plume : « Entrée dans le journalisme de mode, heureuse de travailler et de ne compter que sur ses gains, elle se fit bientôt une brillante situation. Fondatrice du *Vogue* français, elle était rédactrice dans de grands périodiques, dont le plus important fut *Le Jour*, fondé en 1933 par Léon Bailby<sup>17</sup> ».

Alfred Gabrié retrouva sa famille dans la Capitale, où il rejoignit le Félibrige parisien. Son épouse est décédée à la fin de l'année 1903<sup>18</sup>. Lui-même mourut à Marseille le 1<sup>er</sup> mars 1911, à l'âge de soixante-dix ans<sup>19</sup>.

<sup>16</sup> *Le Gaulois*, 26<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 3586, jeudi 15 septembre 1892, page 1, colonne 1, avait annoncé leurs fiançailles.

<sup>17</sup> FERNANDEZ (Dominique), *Ramon*, *op. cit.*, livre I, chapitre 11 « Jeanne », page 77. — La revue *Vogue*, un des principaux magazines de mode féminins au monde, a été créée aux États-Unis et l'édition française a commencé à paraître le 15 juin 1920.

<sup>18</sup> *La Revue diplomatique*, 26<sup>e</sup> année, n° 49, dimanche 6 décembre 1903, page 9, colonne 1 : « Mme Ramon Fernandez, la charmante femme du très distingué secrétaire de la légation du Mexique en France, vient d'être frappée dans ses plus chères affections par la mort de sa mère Mme Alfred Gabrié, née Riffey – bien connue dans le monde des lettres, sous le pseudonyme de Gabrielle d'Èze, et femme de l'homme de lettres bien connu. Mme Alfred Gabrié avait soixante ans. » — « Les obsèques de Mme Alfred Gabrié ont été célébrées hier, au milieu d'une nombreuse assistance, à Saint-Honoré d'Eylau. Le deuil était conduit par M. Alfred Gabrié, mari de la défunte ; M. Ramon Fernandez, secrétaire de la légation du Mexique en France, son gendre, et Ramon Fernandez, son petit-fils. » (*Le Figaro*, 49<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 337, jeudi 3 décembre 1903, page 2, colonne 2, qui mentionne la présence de Jean Aicard aux obsèques).

<sup>19</sup> « — M. Alfred Gabrié, est décédé à Marseille, où il vivait depuis quelques années. Il était le père de Mme Ramon-Fernandez. » (*Le Figaro*, 57<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 62, vendredi 3 mars 1911, page 3, colonne 2).

## Un hymne varois... et spiritualiste

L'œuvre poétique la plus importante d'Alfred Gabrié est son *Jacques Monnier, journal d'un poète*, publié à la fin de l'année 1872<sup>20</sup>. L'auteur dédie ce long poème, qui s'étend sur cent cinquante pages, à sa fille Jeanne, alors âgée de quatre ans, avec cette épigraphe :

Toute foi est un calmant, car toute foi  
est une espérance, et toute espérance  
rend patient. Vivre, c'est attendre.

LAMARTINE.

En entreprenant cette œuvre importante, il avait peut-être à l'esprit les lignes que lui adressa George Sand à ce moment-là :

Nohant, 21 octobre 1871.

Monsieur,

Merci mille fois, mais ne me dédiez pas ces vers-là. Écrivez-moi sur un sujet littéraire, champêtre, tout ce qu'il vous plaira ; mais ne me posez pas une question de principes politiques.

Je hais le sang répandu et je ne veux plus de cette thèse : « Faisons le mal pour amener le bien ; tuons pour créer. » Non, non ; ma vieillesse proteste contre la tolérance où ma jeunesse

<sup>20</sup> « Un de nos compatriotes, M. Alfred Gabrié, actuellement rédacteur en chef du *Journal de Monaco*, va publier, dans quelques jours, un poème ayant pour titre : JACQUES MOUNIER, *journal d'un poète*. Cet ouvrage formera un volume de 150 pages, imprimé en deux couleurs. » (*Le Carillon*, dimanche 3 novembre 1872, rubrique « Bibliographie »). — Le volume fut également annoncé par *La Renaissance littéraire et artistique*, 2<sup>e</sup> année, n° 5, 8 mars 1873, page 39, colonne 1. — Le Catalogue collectif de France (CCFr) ne recense que deux exemplaires de cet ouvrage : 1<sup>o</sup> bibliothèque de l'Institut de France, cote 8 Q 527 S9 ; 2<sup>o</sup> Toulon, bibliothèque municipale, fonds ancien, cote 6336.

a flotté. Les événements multiples qui viennent de s'accomplir doivent nous faire faire un grand pas en avant. Il faut nous débarrasser des théories de 93 ; elles nous ont perdus. Terreur et Saint-Barthélemy c'est la même voie. Vous êtes jeune, n'est-ce pas ? En tous cas, vous êtes poète ; vous devez aimer le vrai, le beau, le juste. Maudissez tous ceux qui creusent des *charniers*. La vie n'en sort pas. C'est une erreur historique dont il faut nous dégager. Le mal engendre le mal. Apprenons à être révolutionnaires obstinés et patients, jamais terroristes. De longtemps nous ne serons écoutés. Qu'importe ! Le poète doit vivre au-dessus de ses contemporains, au delà de sa propre vie. L'humanité n'entrera dans un progrès que quand elle méprisera le mensonge dans l'homme, et respectera l'homme en dépit du mensonge.

George Sand <sup>21</sup>.

12

Le poète déclare d'emblée une inspiration très stoïcienne, selon la devise de ces philosophes de l'Antiquité, « Supporte et abstiens-toi » :

Pour soutenir nos cœurs meurtris par la souffrance,  
Notre Père Divin nous donna l'Espérance.  
Donc espérons ; l'espoir est l'unique soutien  
D'un cœur vraiment croyant, d'un cœur vraiment chrétien.  
Le stoïcisme est bon à donner en exemple.  
L'homme qui sait souffrir et dont l'âme est un temple  
Où la douleur bâtit ses funèbres autels,  
Est un être choisi parmi tous les mortels !

(Prologue, pages 9-10).

---

<sup>21</sup> SAND (George), *Correspondance*, volume VI, Paris, Calmann-Lévy éditeur, 1884, in-8°, 413 pages. Pour la lettre citée, voir les pages 172-173. — Cette lettre fut vendue le 25 juin 1938 (*Journal des débats politiques et littéraires*, 150<sup>e</sup> année, n° 151, dimanche 26 juin 1938, page 3, colonne 5, « Bloc-Notes »).

Le livre – divisé en deux parties, « Le Conscrit » et « L'Ermite » – se présente comme le journal intime, en vers, d'un jeune homme de Signes (Var), fils de paysans, âgé de vingt ans, poète et amoureux de la pudique Marie. L'argument est simple :

Au début du mois d'avril 1815, Jacques Monnier quitte son village provençal pour aller rejoindre les armées impériales. Début juin, il est envoyé à la frontière belge et participe, le 18, à la bataille de Waterloo, ultime tentative d'un empereur parvenu au terme de ses Cent-Jours : il y est grièvement blessé après avoir recueilli mourante la douce Marie venue le rejoindre dans le combat. Soigné dans une ambulance locale, puis à l'hôpital parisien du Val-de-Grâce, il est de retour à Signes en juin 1816. Son amie est morte, ses parents aussi ; la maison familiale est déserte et rien ne retient le jeune homme dans son village. Il décide alors de se retirer de ce monde où il n'a pas de place et de se faire ermite : il s'en va non loin de là, à Montrieux, et s'établit dans les ruines de l'ancienne chartreuse.

13

La seconde partie commence à l'été 1816, quand le jeune homme a choisi le lieu de sa retraite. Le solitaire y construit une cabane modeste mais suffisamment confortable ; il crée un potager et un verger qui lui apportent le nécessaire, complété par le lait d'une chèvre, le miel des abeilles et les dons de quelques voisins charitables « pour l'ermite ». Les années se passent ainsi, dans une existence monotone, le poète étant poursuivi par le souvenir de son amie morte et le regret de la vie familiale qu'il avait espérée. En 1835, il apprend que Toulon est ravagé par le choléra, que de nombreux habitants ont fui le fléau, laissant leurs concitoyens restés chez eux sans aide et sans secours. Il se rend dans la ville en détresse, se dévoue pour les malades et les mourants, et contracte lui-même le mal qui l'emporte.

À sa sortie en librairie, ce *Journal* ne fit pas grand bruit<sup>22</sup> !  
« Le 17 mars 73, Mistral approuve le recueil présenté au prix Montyon. Cet “hymne de bon chrétien” sera un remède au “cataclisme effroyable qui submerge les traditions, les croyances, la foi, la poésie et la patrie.” Rien de moins ! “Votre chant religieux s’élève dans le ciel comme parfois dans un orage la voix d’un passereau éperdu. Vos vers sont sympathiques, simples et doux, comme ceux de notre maître Lamartine, et vos pensées sont graves et sereines comme celles d’un philosophe qui lit son évangile.”<sup>23</sup> »... Malgré ce parrainage illustre, l’Académie ne daigna pas honorer l’œuvre de la moindre récompense !

Les appréciations de Frédéric Mistral ne manqueront pas de nous surprendre aujourd’hui. Le journal de Monnier est, en fait, l’occasion pour Gabrié d’exposer sa philosophie de l’existence. Dès le prologue, l’auteur affirme une foi très nettement chrétienne :

J’ai foi dans un seul Dieu ; j’ai foi dans cette flamme,  
Principe de mon être et que j’appelle l’âme ;  
J’ai foi dans une vie au-delà du tombeau.

(Prologue, page 10).

même s’il n’hésite pas à l’assortir aussitôt d’un éventuel doute, marquant le primat de la Raison :

Si je me trompe hélas ! si ce divin flambeau  
N’existe pas en moi ; si cet espoir me leurre ;  
Ah ! cet espoir du moins jusqu’à ma dernière heure

<sup>22</sup> Le principal journal local, *Le Toulonnais*, signala la parution dans son édition des 7-8 avril 1873.

<sup>23</sup> FERNANDEZ (Dominique), *Ramon, op. cit.*, livre I, chapitre 10 « Du côté de Toulon », page 73.

M’aura rendu plus doux le terrestre chemin  
Qui conduit à la mort, ce jour sans lendemain.

(Prologue, page 10).

Si la première partie évoque, en quelques endroits, une enfance chrétienne à l’ombre du clocher de l’église du village, lorsque le jeune homme se trouve à Paris Dieu devient « l’Être éternel » ; et les nombreuses apostrophes « mon Dieu », « ô mon Dieu » dont le texte est émaillé ne sont que des expressions familières du langage quotidien.

Dans la seconde partie, Jacques Monnier se retire à Montrieux, dans les ruines d’un ancien monastère. Certes, il orne sa cellule d’un crucifix et dispose, aux quatre coins de son jardinet, des maximes bien chrétiennes :

Ma maison terminée, il fallait que je fisse  
Un jardin pour parer à mes premiers besoins.  
Je l’ai planté ; j’en ai marqué les quatre coins  
À l’aide de poteaux portant en évidence,  
Chacun à son sommet une noble sentence.  
Ici j’ai mis ces mots : *L’amour, la charité,*  
*Sont les commandements de la Divinité.*  
Plus loin : *Que vous soyez de joie ou de misère*  
*Abreuvés en passant sur cette triste terre,*  
*Frères, rappelez-vous qu’il est au ciel un Dieu,*  
*Et qu’à ce monde un jour vous devrez dire adieu.*  
Ailleurs : *Drapés de soie ou de haillons sordides,*  
*Nos cœurs n’en sont pour Dieu ni plus ni moins candides.*  
Enfin là : *Marche avec l’Évangile à la main,*  
*Homme, sans nul souci d’hier ni de demain.*

(pages 79-80).



Mais, dans son ermitage, aucun lieu – oratoire, chapelle – n’est spécifiquement consacré aux activités culturelles et religieuses. Par ailleurs, dans la longue description qu’il donne de ses journées (pages 84-87) – hormis deux rapides « je travaille et je prie » et « ou je prie, ou je lis, ou j’écris », – aucune mention précise n’apparaît d’instantanés régulièrement dédiés à la méditation, au chant de l’office monastique ou à la messe, selon les habitudes des moines catholiques. À défaut de ces pratiques liturgiques, les activités du jour sont essentiellement agricoles, tournées vers la subsistance quotidienne, et les seuls émois décrits ne sauraient être qualifiés de « mystiques » :

Le dîner achevé, je dirige mes pas  
Ou dans le fond du val, ou bien sur la colline.  
Déjà l’ombre du soir sur la terre s’incline.  
C’est l’heure la plus douce à mon cœur. Tous mes sens  
Sont enivrés. Au fond de l’âme je ressens  
Ce charme sans pareil, indicible, qu’éprouve  
Un cœur d’adolescent quand sur sa route il trouve  
Un autre cœur qui bat à l’unisson du sien.  
– Ô volupté secrète, ineffable lien,  
Élans inassouvis vers l’âme créatrice,  
Que votre chaîne est douce à porter ! Quel délice  
On éprouve à sentir votre pouvoir vainqueur  
S’emparer de notre âme, envahir notre cœur ! –  
Je rêve. La nuit vient. À peine si dans l’ombre,  
Que les dômes feuillus rendent encor plus sombre,  
Les étoiles du ciel, pendant les nuits d’été,  
Apportent jusqu’à moi leur tremblante clarté.  
Je rêve. Le temps fuit. L’heure succède à l’heure ;  
Et lorsque enfin, pensif, je rentre en ma demeure,

Je trouve sur ma couche un bienfaisant sommeil,  
Que des songes heureux peuplent jusqu’au réveil !...  
(pages 86-87).

Et la prière qu’il élève à son Dieu pourrait tout aussi bien être celle de tout croyant de n’importe quelle religion :

Ô toi, maître puissant, toi qui créas le monde ;  
Toi dont un mot enfante ou dont un mot détruit ;  
Dont le pouvoir divin sans cesse à mes yeux luit :  
Que ton amour en moi se répande et m’inonde !

Toi que dans le désert l’Arabe nomme Allah ;  
Que l’enfant d’Israël appelle Jéhovah :  
Toujours le même Dieu, toujours la même flamme,  
Que mes chants jusqu’à toi s’élèvent de mon âme !

Telle l’onde enfermée en un vase trop plein  
Se répand au dehors quand y tombe une goutte :  
Tel l’amour que pour toi j’éprouve dans mon sein,  
S’épanche et de ton sein cherche partout la route.

Oh ! prête-moi des sons dignes d’un séraphin.  
Que ma bouche en chantant tes miracles sans fin,  
Puisse s’accompagner sur la céleste lyre  
Que fait vibrer aux cieux l’ange dans son délire ;

Et que mes chants, plus purs qu’un beau jour de  
[ printemps,  
Arrivent jusqu’à toi sur l’aile du zéphyre,  
Et qu’en les écoutant moi-même je m’admire,  
Croyant ouïr ta voix dans mes propres accents.

Que mes jours soient sans cesse une ardente prière ;  
En mon cœur mets toujours ton feu divin, sacré ;  
Inonde-moi d'amour pour ton nom adoré,  
Et que je le prononce à mon heure dernière !

Puis, lorsqu'enfin les cieux s'ouvriront devant moi ;  
Lorsque le jour sans fin brillera pour mon âme ;  
Oh ! tout ce que je veux, tout ce que je réclame,  
C'est de chanter encor l'hymne éternel pour toi !

(pages 90-91).

Jacques Monnier refuse très clairement l'athéisme et le matérialisme, comme aberrations de l'esprit qui préfère nier ce qu'il ne peut concevoir, mais son Dieu est plus un principe philosophique qu'une « Personne » :

18

Tout effet ici-bas a toujours une cause.  
Le gland prouve le chêne, et le bouton de rose  
Le rosier. Plus l'effet est grand, éblouissant,  
Plus ce qui le produit doit être tout puissant.  
Or, notre globe étant un effet gigantesque,  
Un œuvre si parfait que l'homme ne peut presque  
Le concevoir, il faut donc que sa cause soit  
Au-dessus de ce que l'esprit humain conçoit.  
C'est cette cause-là que je nomme Grand-Être,  
Ou si vous aimez mieux Dieu. Je préfère admettre  
Pour le monde un principe immuable, éternel,  
Plutôt que de penser que les astres du ciel,  
La terre et ses produits se sont créés d'eux-mêmes,  
Et que c'est eux qui sont les essences suprêmes.

(pages 93-94).

Le seul discours « théologique » qu'il développe concerne le « mystère de la Sainte-Trinité » et n'a rien de bien orthodoxe :

« La pensée, ai-je dit, est le plus pur emblème  
Que nous ayons de Dieu ; c'est son pouvoir suprême  
Qui fait naître et résout en nous la volonté.  
Elle est le Créateur. Donc, dans la Trinité  
Je l'appellerai Père. Ensuite vient le Verbe,  
— Le Fils — c'est la parole ; elle est comme une gerbe  
Éparse tout d'abord ; mais survient le glaneur,  
— L'Esprit — il accomplit le travail du lieur,  
Et rassemblant les brins entre eux, les coordonne.  
Or, la gerbe liée et compacte nous donne  
Un seul et même objet, une même entité,  
Mais qui dans son essence offre une trinité. »

(pages 94-95).

19

et, pour lui, la mort

C'est la cornue immense où la matière fond,  
Mais d'où sort épurée et libre cette flamme,  
Ce principe immortel que l'on appelle l'âme.

(pages 100-101).

C'est, d'ailleurs, tout aussi bien dans l'Antiquité – païenne ! – qu'il recherche ses modèles et ses inspirateurs :

Qu'on médise de moi sournoisement, qu'importe !  
Je veux toujours tenir grande ouverte ma porte  
À celui qui souffre ici-bas ;  
Je veux tendre la main à ceux qui me maudissent,  
À tous ceux, en un mot, qui sur des pentes glissent  
Vers des gouffres qu'on ne sait pas !

Plus chrétien par le cœur que par l'eau du baptême,  
Je veux aimer chacun comme un autre moi-même ;  
Ne détester que les Giton ;  
Parmi les grands penseurs rechercher mes modèles ;  
Être de la tribu de ces croyants fidèles  
Qu'on nomme Socrate, Platon.

Lorsque j'ai fait le bien selon le grand précepte,  
J'en suis heureux. Si l'on m'insulte, eh bien, j'accepte  
L'injure et poursuis mon chemin,  
Certain qu'un peu plus loin, au bord de quelque gouffre,  
À quelque malheureux qui gémit et qui souffre,  
Je pourrai tendre encor la main !  
(pages 103-104).

20 Parmi ses lectures, celles qu'il cite ne sont pas la Bible ou les traités théologiques :

Quelques amis me font de précieux cadeaux.  
J'ai reçu ces jours-ci des livres tout nouveaux  
Arrivés de Paris. Je les ai lus sans trêve.  
L'un d'eux résume bien le poétique rêve  
Que j'ai fait de tout temps : écrire jour par jour  
Mes pensers sur le ciel, sur l'âme et sur l'amour.  
Il est sans nom d'auteur, mais il porte en vedette  
Un titre harmonieux. Quel enivrant poète,  
Que celui qui traça ces *Méditations*.  
Par quel luth inconnu ces modulations  
À ce siècle de fer sont-elles donc jetées ?  
Se peut-il qu'il existe encor des Prométhées ?  
Quoi, Job dans le tombeau n'est donc pas descendu  
Emportant le secret de son chant éperdu ?  
(pages 110-111).

Et son Dieu – nommé « le Grand Être », « le Grand Tout » –  
n'est pas accessible par une Révélation, mais par l'Art :

L'art, enfant du génie, est un caméléon  
Changeant sous l'action d'influences diverses.  
On lui voit enfanter des choses tout inverses,  
Suivant les lieux, le temps, l'esprit des nations,  
Qui furent les témoins de ses créations.  
Donc, il faut l'élever au niveau d'un vrai culte.  
Sa science ne doit à personne être occulte.  
Plus on le fera grand, et plus il paraîtra  
Noble aux yeux des mortels, et chacun l'aimera.  
L'Art, tel qu'il doit paraître à l'esprit qui voit juste,  
Est la traduction sous une forme auguste  
Des œuvres où Dieu mit son pouce souverain.  
L'art c'est la liberté. L'art c'est le jour serein  
Illuminant la nuit qu'épaissit l'ignorance ;  
C'est le phare sacré dont la lueur intense  
Au port de l'idéal guide l'humanité ;  
C'est le miroir brillant, pur, de la vérité ;  
L'irradiation éclatante de l'âme ;  
La révélation sublime de la flamme  
Que Dieu mit dans le cœur de l'homme en le créant ;  
C'est la négation divine du néant.

(pages 125-126).

Enfin on remarquera que le poète ne nomme pas une seule fois Jésus ou le Christ !

Dans ce texte, qu'il offre à sa fille un peu comme un « testament spirituel » avant l'heure, Alfred Gabriél développe une conception de la vie intégrant une religion purement rationnelle – Dieu est le concept explicatif de la structure de l'Univers – et

humaniste, prônant la fraternité entre tous les hommes. Les derniers vers du poète sont une exhortation au sacrifice suprême :

Que de nuits sans sommeil !... Soldats du dévouement,  
Luttons, luttons toujours, luttons résolument !  
Songeons que l'œil de Dieu nous suit dans la bataille.  
La robe des martyrs sied bien à notre taille,  
Et c'est là le plus beau, le plus saint des linceuls !  
Les élus du Très-Haut peuvent y dormir seuls !...

(page 146).

qui donne accès à l'immortalité :

Il fut de ces vaillants  
Qui, luttant corps à corps avec l'épidémie,  
Terrassés à leur tour, payèrent de la vie  
Leur obscur dévouement à la Fraternité,  
Et conquirent leur droit à l'Immortalité.

(Épilogue, page 147).

Les opinions religieuses que Gabrié développe en cette fin d'année 1872, au tout début de la III<sup>e</sup> République, participent pleinement de l'histoire des idées au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Le christianisme, religion d'État sous l'Ancien Régime, fut aboli par les autorités révolutionnaires et subit une éclipse totale pendant plus de dix ans. Aussi, lorsque le Concordat, ratifié le 15 août 1801 par le pape Pie VII, rétablit le catholicisme, la situation religieuse était si désespérée que la réouverture effective des églises prit un certain temps : à Toulon, par exemple, l'église Sainte-Marie ne fut rendue au culte que le 5 septembre 1802.

Les fidèles, qui avaient abandonné toute pratique depuis une grande décennie, ne se hâtèrent pas de renouer avec les

habitudes d'autrefois, d'autant plus que des sectes plus ou moins ésotériques, théosophiques ou philanthropiques avaient fait leur apparition et regroupaient de nombreux adeptes : Toulon fut ainsi un des principaux bastions du saint-simonisme qui comptait, parmi ses recrues les plus actives, Jean-François Aicard et Amédée André.

Jean Aicard suivit un itinéraire intellectuel très identique à celui de Gabrié : il rejeta en bloc, également au début de la III<sup>e</sup> République, toute la doctrine catholique qui lui avait été enseignée dans les lycées de l'Empire. Mais, comme son aîné, il resta profondément attaché à la personne de Jésus homme-héros, à son message social et humanitaire. Comme Gabrié, il multiplia dans son œuvre les références christiques, mais en dehors de toute religion constituée, et en remplaçant le discours théologique traditionnel par une doctrine sociale de libération de l'homme.

### Alfred Gabrié et Jean Aicard

Lorsque Jean Aicard publia, à la mi-mai 1867, son premier recueil poétique, *Les Jeunes Croyances*, Alfred Gabrié en donna une appréciation laudative dans l'*Écho de Marseille*, déclarant notamment :

Aussi, nous qui aimons passionnément la poésie, nous réjouissons-nous toutes les fois que nous voyons surgir du milieu du *vulgum pecus* un adorateur fervent des muses, un jeune poète d'avenir.

M. Jean Aicard, un tout jeune homme, et de plus notre compatriote, est au nombre de ces derniers. Il vient de faire paraître chez Alphonse Lemerre, à Paris, un délicieux volume de vers, où, sous le titre de *Les Jeunes Croyances*, il offre au public

l'expression de ses premières aspirations poétiques. C'est mélodieux et coquet à la fois, et l'on rencontre dans le courant du volume des pièces que des poètes en renom ne dédaigneraient pas de signer<sup>24</sup>.

Et il termina son article par de bons encouragements, invitant le jeune poète à persévérer dans la voie singulière alliant poésie et philosophie :

Eh ! bien, presque tout le volume est écrit dans cette gamme philosophique. Comme on le voit donc, M. Aicard est à la fois poète et philosophe, et certes, l'on peut dire hardiment que les deux qualités — philosophique et poétique — sont développées à un égal degré dans l'âme du jeune écrivain.

M. Jean Aicard vient d'essayer son luth ; les échos lui ont fait connaître tout le plaisir qu'ils éprouvaient à redire ses chants. Aussi croyons-nous qu'il ne s'arrêtera pas en si beau chemin, et qu'il nous donnera, maintes fois encore, l'occasion de l'applaudir.

En retour, lorsqu'Alfred Gabrié fit paraître *Les Lieds d'amour*, Jean Aicard rédigea un rapport de présentation du recueil, lu dans la séance du 8 novembre 1871 de l'académie du Var, dont Gabrié fut membre correspondant de 1870 à 1873 :

En l'absence du rapporteur M<sup>r</sup> le président donne lecture d'un rapport de M<sup>r</sup> Jean Aicard : *Les lieds d'amour* offert par M<sup>r</sup> Gabrié. Le rapporteur sait mêler, avec art et poésie, une critique aimable aux louanges affectueuses qu'il donne à l'auteur<sup>25</sup>.

<sup>24</sup> *Écho de Marseille*, samedi 8 juin 1867.

<sup>25</sup> Académie du Var, archives volume 3, Procès-verbaux des séances (1866-1874), page 110.

L'article de Gabrié publié dans *l'Écho de Marseille* avait probablement fait naître entre eux une amitié littéraire. Nul doute que les deux écrivains eurent des occasions de se rencontrer dans les cercles provençaux de la Capitale.

Et Alfred Gabrié garda dans ses papiers deux poèmes envoyés par Jean Aicard. M. Dominique Fernandez, de l'Académie française, arrière-petit-fils d'Alfred Gabrié, qui les conserve dans ses archives familiales, a bien voulu permettre leur publication dans cette étude. Le premier poème est un quatrain pour reconforter un ami dans le doute :

### À un poète

Poète ami, mon frère, aux heures inquiètes,  
Songe que les niais et les sots n'ont qu'un jour ;  
Que l'avenir est lent mais splendide aux poètes,  
Et que, — fut-ce après nous, — nous inspirons l'amour !  
Paris. 1879. Jean Aicard

Et réciproquement, le second est un sonnet écrit dans un moment de dépression confié à un frère aîné :

Je suis comme un navire en détresse, qui roule  
Et qui trempe dans l'eau sa vergue par instant,  
Sa toile qui tantôt — claquant et clapotant, —  
A menacé d'un bruit de fouet la grande houle !

À l'eau la cargaison ! — Et j'abandonne en foule  
Les rêves, les désirs qui m'étaient chers pourtant,  
Et mille espoirs dorés qu'on croit sûrs en partant...  
Mais tout en vain ! Déjà le lent navire coule.



Et, tout désespéré, je rêve au ciel d'un port !  
Mais non ! L'expérience a pris une par une  
Les richesses du cœur qui faisaient ma fortune,

Et plus vide et plus seul va sombrant dans la mort  
Le vaisseau qui, chargé d'étoffes sans pareilles,  
Voguait hier encore au pays des merveilles !

Jean Aicard

### Quelques autres poèmes d'Alfred Gabrié

Dans sa vie d'artiste, Alfred Gabrié a probablement produit un grand nombre de poèmes. S'il n'a publié – outre son grand journal de Jacques Monnier – qu'un seul recueil, il a distribué des pièces dans plusieurs périodiques provinciaux et ouvrages collectifs. J'en propose quelques-unes ici pour donner un bref aperçu des différentes facettes de son talent.

#### *Le Romérage*

À FRÉDÉRIC MISTRAL.

Le village est riant aujourd'hui ; sur la place,  
Dont quatre arbres géants ombragent la surface,  
Et dont une fontaine au bassin spacieux  
Orne le centre, on voit, se dressant vers les cieux,  
Quelques bigues porter des drapeaux à leur cime.  
Sur une haute estrade un tambourin opprime  
Un pauvre galoubet qui, malgré ses efforts,  
Dans la dispute a l'air d'avoir pour lui les torts.  
Enfin, tout à côté, quelques pitres de foire,  
Étalant en public leur faconde oratoire,

Débitent des lazzis plus ou moins amusants.  
C'est la fête aujourd'hui qui revient tous les ans,  
La fête du village. Aussi, femmes et filles,  
Vieillards et jeunes gens font-ils dans les quadrilles  
Un véritable assaut d'entrain et de gaieté.  
Par la soif du plaisir chacun est emporté,  
Si bien que le curé, lui, l'homme de sagesse,  
Ne saurait s'empêcher, en ce jour de liesse,  
De prendre aussi sa part de joie. On l'aperçoit  
Passant de groupe en groupe, où chacun le reçoit  
Avec force saluts. À ses côtés, le maire  
S'avance, cheminant d'un air fort débonnaire,  
Mais ébauchant pourtant un bonjour protecteur  
À ses administrés. Il connaît la hauteur  
Où l'a placé l'arrêt du préfet qui l'estime ;  
Il porte dans son cœur la conscience intime  
Qu'il est bien au-dessus de ses concitoyens.  
Les hautes questions sur les murs mitoyens  
N'ont nul secret pour lui ; c'est un homme pratique.  
Il sait utiliser aussi le mot caustique,  
Et, maintes fois, il a, sans nul effort, cloué  
Plus d'un concitoyen réputé fort roué.

Tandis que tambourin et galoubet s'escriment  
À faire sautiller les danseurs qui s'animent,  
À l'autre extrémité de la place les jeux,  
Depuis déjà longtemps, ont commencé nombreux :  
C'est la course en des sacs ; c'est le mât de cocagne,  
Si bien enduit de suif, que celui-là qui gagne  
Un seul des trois objets appendus au sommet,  
Le saucisson à l'ail, la montre ou le poulet,

Est fêté comme un roi par la foule. On l'acclame !  
S'il remporte deux prix, pour sûr on le proclame  
Le seul héros du jour, et cet heureux vainqueur  
De plus d'une beauté fait palpiter le cœur.  
Puis voici le champ clos où les hommes forts luttent.  
Avec quel sans façon ces gens-là se culbutent !  
Sur leurs torsos, parfois, on voit le sang jaillir :  
Qu'importe ! un vrai lutteur ne saurait défaillir !

Plus loin, sur un chemin ombragé de platanes,  
Où se sont réunis paysans, paysannes,  
L'adjoint va présider la course des baudets,  
Pour ce jour richement bâtés, sanglés, bridés.  
Cet épisode est l'un des plus drôles. La chute  
D'un cavalier, au moins, signale cette lutte ;  
Plusieurs même, parfois, roulent sur les chemins  
Et le public alors rit et frappe des mains.  
Puis, voici, dans un coin, plusieurs des jeux d'adresse :  
Les quilles, les palets, le billard ; on s'empresse  
Autour d'eux, car plus d'un des hôtes de l'endroit  
Tient à cœur de prouver qu'il est le plus adroit.  
Là, dans un terrain clos, sont les joueurs de boules  
Qui luttent pour gagner des lapins ou des poules ;  
Enfin, tout à côté, bouillants dans leurs assauts,  
On voit les concurrents pour le prix des *trois sauts*.

Mais les jeux ont pris fin avec le jour ; la danse  
Seule n'a pas cessé ; la fête recommence  
Avec bien plus d'entrain pour les danseurs, la nuit.  
Pourtant, lorsque au matin le premier rayon luit,  
On se sépare ; alors, plus d'un danseur morose

Que la grande fatigue à cette heure indispose,  
Regrette, maintenant que la fête a cessé,  
En *épingles du bal* (\*) d'avoir tant dépensé !

Paris, avril 1878<sup>26</sup>.

(\*) Il est de mode que, pour chaque contredanse, le cavalier paie une somme fixée d'avance, en échange de laquelle on donne un paquet d'épingles à sa danseuse. C'est ce qu'on appelle les *épingles du bal*.



### *Désir*

*Vanitas vanitatum, atque omnia vanitas.*

Que ne puis-je, empruntant les ailes de la Gloire  
Et bercé dans les bras de l'Immortalité,  
M'endormir sur le sein des filles de mémoire  
Du sommeil de l'Éternité !

Que ne puis-je... — insensé, le désir me dévore ;  
Sous son poids surhumain mon cœur tombe écrasé !  
Je voudrais m'élever et m'élever encore...  
C'est en vain, je tombe brisé !

Si je pouvais, du moins, écrire en traits de flamme  
Mon nom... le flot du temps, hélas ! l'emporterait ;  
Si je pouvais laisser un chant, divin dictame...  
Hippocrate l'étoufferait !

<sup>26</sup> Poème publié dans la *Revue du Dauphiné et du Vivarais (Isère, Drôme, Hautes-Alpes, Ardèche)*, 2<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 5, mai 1878, pages 209-211.

Ainsi, dans le désert, quand l'Arabe qui passe  
Croit avoir imprimé sur le sable mouvant  
Son pied... le simoun souffle et l'empreinte s'efface  
    Sous les puissants efforts du vent.

Non, la Gloire n'est rien ; non, ce n'est qu'un fantôme  
Qui se montre un instant et qui s'évanouit ;  
C'est une ombre qui passe, une ombre que chaque homme  
    Pendant son dur exil poursuit.

Non, si la Gloire était d'une essence divine,  
On ne la verrait pas, loin des sentiers du ciel,  
Traîner un manteau d'or ; sa lèvre purpurine  
    Aurait un sourire éternel.

Je voudrais cependant... — le désir me dévore...  
Étouffons, étouffons ses germes dans mon cœur !  
Point d'idole ici-bas !... La Gloire ?... qu'on l'adore,  
    Je la renie avec bonheur !

Mortels, portons nos yeux vers la mer sans rivages :  
Sur ses flots éternels tout passe, tout s'enfuit ;  
Son horizon est sombre et de nombreux nuages  
    Répandent sur elle la nuit.

Un navire immortel, seul, vogue sur son onde ;  
Sur ses flancs est écrit un nom en traits de feu ;  
Ce nom c'est : VÉRITÉ, seule chose en ce monde  
    Qui soit éternelle avec Dieu !

Quand au bord d'un ruisseau le volage zéphyre  
Balance mollement le flexible roseau

Qui sous ses doux baisers et s'incline et soupire  
    En se mirant dans l'eau ;

Si le souffle léger un instant se retire,  
L'harmonieux roseau tout à coup est muet :  
Ainsi feront mes chants, ainsi fera ma lyre,  
    Le temps avance... et tout se tait<sup>27</sup>.



### *Fatum*

À M. MICHELET

Chaque être dans le monde a sa tâche à remplir.  
Rien n'est créé pour rien. Tout objet doit servir  
À l'accomplissement de ce concert immense  
Qui chaque jour finit et chaque jour commence ;  
Concert qui fait la terre et qui fait l'univers ;  
Qui, depuis les soleils jusqu'aux infimes vers,  
Emplit tout de splendeur, de majesté sublime ;  
Concert qu'on nomme vie, et dont le sens intime  
Ne se révèle à nous que fort confusément.  
Donc, la vie est partout, puissante assurément,  
Mais quelquefois latente. Est-elle dans la pierre ?  
Est-elle dans l'atome et le grain de poussière ?  
Peut-être. Oh ! qui pourra sonder cet inconnu ?  
Quel Prométhée, un jour, pourra nous mettre à nu  
Le mystère profond qui plane sur les choses,  
Et, d'après les effets, nous révéler les causes ?

<sup>27</sup> Poème publié dans FAURE (Amion), *Rimes provinciales*, Bordeaux, typographie de la veuve Justin Dupuy et C<sup>ie</sup>, 1864, pages 44-46.

Nul peut-être jamais. Et le doute géant  
Nous montrera toujours notre triste néant !

Si par hasard la pierre a vie, oh ! quel supplice  
Doit sans cesse endurer cet être dans la lice  
Où le Très Haut l'a mis. Avez-vous quelquefois  
Rêvé sur le destin que les rigides lois  
De la nature font à ces êtres inertes ?  
Tout sentir, tout souffrir stoïquement. Oh ! certes  
S'il existe un tourment affreux, c'est celui-là.  
Être esclave passif ; être mis ici, là,  
Sans pouvoir se raidir contre le sort ! Supplice  
Atroce. Eh bien, j'en sais qui vident un calice  
Amer comme celui que l'être inerte boit.  
Ceux qui souffrent ainsi, chacun de nous les voit  
Partout ; ils sont rivés au travail de la glèbe ;  
Esclaves du besoin, ils forment cette plèbe  
Qui fait son dur labeur, chaque jour, sans cesser ;  
Ils souffrent même plus — car ils peuvent penser<sup>28</sup> !



### **Les Monts**

A M. JOSÉPHIN SOULARY

Nous sommes les géants, nous sommes les superbes !  
Seuls, nous nous approchons tout près des vastes cieux.  
Nous sommes les puissants et nous faisons nos gerbes  
Avec le sapin monstre et l'if audacieux !

---

<sup>28</sup> Poème publié dans CARRANCE (Évariste), *Littérature contemporaine*, 8<sup>e</sup> série, *La Patrie*, Bordeaux, au secrétariat des concours poétiques, 1872, pages, pages 147-148.

Nul jamais ne foula nos effroyables cimes  
Couvertes des manteaux éternels des hivers ;  
Par la voix des torrents nous parlons aux abîmes,  
Et la foudre avec nous converse au haut des airs.

Nous prenons en pitié les plaines et les hommes,  
Et nous rions de ceux qui sont nés aussi bas ;  
Mais, titans généreux, du moins tant que nous sommes,  
Si la force est à nous nous n'en abusons pas.

Quand la terre surgit du chaos, c'est nous autres  
Qui, la voyant liée aux chaînes du destin,  
Nous sommes révoltés, nous faisant les apôtres  
De la liberté sainte au front noble et hautain.

Oui, nous avons osé braver le Ciel lui-même,  
Vaincus, mais non soumis, depuis ce triste jour,  
Calmes, nous attendons que la lutte suprême  
Recommence, espérant bien vaincre à notre tour.

Et plusieurs, parmi nous, tout prêts pour ces batailles  
Où se décidera le sort du monde entier,  
Gardent incandescents au fond de leurs entrailles  
Des feux qui vont parfois heurter le Ciel altier.

Constamment en révolte avec le sort injuste,  
Insoumis, arrogants, nous personnifions,  
Drapés pompeusement dans notre force auguste,  
L'esprit de l'orgueil sombre et des rébellions<sup>29</sup> !

---

<sup>29</sup> Poème publié dans CARRANCE (Évariste), *Littérature contemporaine*, 8<sup>e</sup> série, *La Patrie*, Bordeaux, au secrétariat des concours poétiques, 1872, pages 452-453.

## Épilogue

Alfred Gabrié fut un écrivain laborieux dont l'œuvre poétique – bien modeste il faut le reconnaître – ne lui a guère survécu, tandis que Jean Aicard, en dépit des critiques qui ne manquèrent pas de l'accabler, conquiert la plus grande gloire littéraire jusqu'à son élection à l'Académie française. On ne sait qui, de l'aîné ou du cadet, encouragea l'autre. En tout cas, les deux poètes toulonnais partageaient une même vision de leur pays natal, d'une Provence populaire et laborieuse, joyeuse et festive. Et quelques poèmes de Gabrié, rapidement cités ici, montrent combien tous deux éprouvaient la même rébellion contre l'implacable destin, l'antique *Fatum*, accablant la misérable humanité et, « vaincus, mais non soumis », le même désir de s'élever au-dessus en bravant le Ciel et en devenant « apôtres de la liberté sainte »..

## JULES MILLET, LE « FILS INTELLECTUEL » DE JEAN AICARD

Dominique AMANN

Jules Millet est né à Toulon le 28 juillet 1865, fils aîné d'un second-maître mécanicien de la Marine et d'une institutrice. Composée également de deux filles nées en 1866 et 1876, la famille habitait au 2 de la rue des Boucheries et c'est dans cette venelle de la vieille ville que le jeune Jules passa toute sa jeunesse. Au prix de grands sacrifices, les parents donnèrent à leur fils la meilleure instruction et le jeune médecin, sanglé dans sa belle redingote aux galons dorés, faisait, à juste titre, leur fierté.

L'année 1892 débuta magnifiquement pour le jeune officier du service de santé : il acheva ses études médicales, soutint sa thèse de doctorat<sup>1</sup> et obtint le grade de médecin de 2<sup>e</sup> classe. Mais aussi, il eut un fils, né le 26 mars, hors mariage.

### Jules Millet collaborateur au XX<sup>e</sup> Siècle

Millet était aussi écrivain : l'étudiant en médecine et interne des hospices civils de Toulon se délassait ainsi de ses études et activités thérapeutiques.

---

<sup>1</sup> MILLET (Jules), *Audition colorée*, Paris, Octave Doin éditeur, 1892, in-8°, XI-83 pages. Thèse de médecine, faculté de Montpellier, année universitaire 1891-1892, n° 33. L'introduction est datée « Toulon, Hôtel-Dieu, mars 1892 ».



Il faisait partie d'un groupe de jeunes gens épris d'art et de belles-lettres qui, en 1886, publièrent, sous des pseudonymes, *Le XX<sup>e</sup> Siècle* : Charles Laure (*Léo Karl*), François Brunet (*Francys Edwards*), François Armagnin (*Frank Arnin*), Louis Peytral (*Ludovic Hus*), Jules Millet (*Jansène Tellin*), Léon Spariat (*Léon de la Rouvière*), Victor Paulet (*Victor Paulus*) et Antonin Chaude (*Tonin puis Mestre Bartoumiéu*)<sup>2</sup>.

Cet intéressant périodique littéraire et artistique, fort bien écrit et joliment imprimé... mais naturellement éphémère comme toutes les publications de ces petits cénacles sans ressources financières, n'offrit à ses lecteurs que cinq livraisons, du 15 mars au 15 juillet 1886<sup>3</sup>. Jules Millet y tenait la rubrique théâtrale : il rendit ainsi compte de l'activité du Grand-Théâtre de Toulon dans les numéros de mars, avril et mai.

Dans le numéro de juin, il publia une œuvre personnelle, qui prend un écho tout particulier compte tenu du destin tragique qui allait être le sien quelques années plus tard :

### SAINT-MANDRIER

— Ouf ! je croyais être en retard, mon cher ; je me suis essoufflé inutilement : le clergé n'est pas encore arrivé. Vous êtes du convoi, vous aussi ?

— Oui, mon ami, j'ai reçu une lettre de faire-part, et bien que je n'aie jamais connu M<sup>me</sup> Kausmin, j'ai répondu à cet appel, par égard pour sa famille.

— Comment va M<sup>me</sup> Bertrand ?

— Toujours bien ; et chez vous ?

---

<sup>2</sup> ARMAGNIN (François), « Souvenirs de Jeunesse », *Bulletin de la Société des amis du Vieux-Toulon*, 1938, pages 159-183.

<sup>3</sup> La bibliothèque municipale de Toulon détient une collection complète du *XX<sup>e</sup> Siècle* sous les cotes 44130 (version papier) et Per 261 (microfilm).

— On est en bonne santé ; nous sommes tous depuis hier soir à la bastide où je vais retourner, après les funérailles ; puisque je suis ici, je vais faire quelques provisions. Ai-je le temps avant l'enterrement ?

— Certainement. Le clergé ne se presse jamais.

— M'accompagnez-vous ?

Les deux amis vaquèrent à leurs affaires, tandis que les abords de la maison mortuaire s'emplissaient de monde.

Enfin, au coin de la rue, apparaissent la bannière noire et les surplis blancs des prêtres ; le cortège se forme ; M. Lenoir a fait ses commissions ; il se mêle avec M. Bertrand, à la foule des visages tristes, les uns réellement, les autres officiellement. Chacun prétend connaître la vie de la défunte et fait, à son voisin, le récit de ses derniers moments ; d'autres, curieux, font sur sa mort, toutes sortes d'hypothèses.

— Que de monde, dit M. Bertrand ! regardez : le cortège remplit la rue dans toute sa longueur.

— Cela ne m'étonne pas, répondit son ami, M<sup>me</sup> Kausmin était si connue et si estimée.

— Vous la connaissiez particulièrement ?

— J'étais très lié avec plusieurs de ses proches parents ; je la connaissais quelque peu elle-même.

— De quoi est-elle morte ?

— D'une maladie toute morale.

— Que lui était-il arrivé ?

— Vous le saurez... mais nous voici à l'église ; entrons ; en sortant je vous raconterai ce que je sais d'elle.

L'église vaste et silencieuse fut troublée par les psalmodies nasillardes des prêtres. On dit une messe ; M. Lenoir trépigait sur sa chaise : on l'attendait à la campagne ; il patienta, résigné, jusqu'à la fin de l'office ; puis, lorsque le cortège reprit son cours, il se rendit aux vœux de son ami.

— Oui, c'est une émotion qui a tué M<sup>me</sup> Kausmin. Avant de vous exposer les causes de sa mort, laissez-moi vous faire connaître cette femme.

M<sup>lle</sup> Lambert — c'est ainsi qu'elle s'appelait avant son mariage — fut élevée dans une pension religieuse. Ses parents l'en retirèrent à 17 ans et, dès ce jour, elle connut le monde. Elle y fut irréprochable, exempte de timidité et de pruderie, apanages ordinaires de l'éducation religieuse. À vingt ans, elle fut mariée à un lieutenant d'infanterie de marine ; c'était un mariage d'amour. Aussi, quelle tristesse lorsqu'elle apprit que son mari devait aller au Sénégal. L'idée de séparation agit péniblement sur M<sup>me</sup> Kausmin ; ses joues, roses et fraîches autrefois, devinrent pâles et creuses. Ce mot de Sénégal teintait lugubrement à ses oreilles ; il était inséparable d'épidémie, d'hôpital, de mort. M. Kausmin partit, l'âme navrée ; au lieu d'être encouragé par de fortes paroles, il voyait augmenter sa douleur par les larmes de sa femme. Le devoir avant tout. Une consolation lui restait ; il n'avait pas d'enfant ; ce qui jadis l'avait mécontenté, calmait sa douleur aujourd'hui.

M<sup>me</sup> Kausmin revint auprès de sa mère et les deux femmes vécurent aussi simplement que par le passé. M<sup>me</sup> Kausmin rompit avec le monde ; son mari absent, elle se refusa le droit de prendre part aux plus maigres réjouissances. Quelquefois, on la voyait aller, joyeuse, par les rues, parlant plus longuement à ses amies ; on était assuré que ces jours-là, M<sup>me</sup> Kausmin avait reçu une lettre du Sénégal. Alors la joie revenait à sa maison ; mais les courriers entre la France et le Sénégal n'étaient que mensuels ; dans cet intervalle, la tristesse avait le temps de s'emparer de la jeune femme.

Enfin, le jour arriva où M. Kausmin annonça à sa femme qu'il quittait la colonie et faisait voile vers la France. Quel accueil enthousiaste fut fait à la lettre désirée ! Tant elle était

heureuse, M<sup>me</sup> Kausmin ne s'arrêta pas au post-scriptum, dans lequel son mari se plaignait d'une légère indisposition. Elle trouva le fait naturel, sous le soleil des tropiques ; dès ce jour, M<sup>me</sup> Kausmin revint à la santé ; un regain de gaîté juvénile effaça toutes les rancœurs de l'attente.

Sa joie fut à son comble lorsque le sémaphore signala l'apparition de l'*Arabe*. Plus qu'un jour de quarantaine obligatoire et viendrait l'explosion des tendresses emmagasinées depuis longtemps.

L'*Arabe* était en rade depuis le matin ; à midi, M<sup>me</sup> Kausmin reçut une lettre de son mari ; il était toujours fatigué ; il devait passer par l'hôpital Saint-Mandrier pour obtenir un congé de convalescence, et il la pria de le venir voir à l'hôpital. L'hôpital ! ce mot qui l'avait tant effrayée au départ, ne fit sur elle aucune impression.

M<sup>me</sup> Kausmin alla seule à Saint-Mandrier ; sa mère ne put l'accompagner ; elle resta à la maison, la préparant à recevoir son gendre.

— Tiens, nous voici déjà au cimetière.

M. Lenoir interrompit son récit pendant qu'au milieu du recueillement général, le prêtre débitait ses dernières oraisons.

— Je vais prendre l'omnibus maintenant ; accompagnez-moi jusqu'à la place d'Italie, et écoutez la fin de l'histoire de M<sup>me</sup> Kausmin. La pauvre femme ! si elle n'était pas allée à Saint-Mandrier, elle serait encore en vie aujourd'hui ! Elle s'embarqua, heureuse sur la chaloupe ; elle s'assit dans un coin, songeant à toutes les agréables choses qu'elle allait se dire avec son mari. De temps en temps, un sourire courait sur ses lèvres ; jamais, depuis huit mois, elle ne s'était trouvée si heureuse.

Fréquemment, M<sup>me</sup> Kausmin était dérangée dans ses rêves par un groupe d'officiers, de la même arme que son mari, qui allaient voir leurs camarades à l'hôpital.

— Comment allons-nous trouver nos amis, dit l'un d'eux ? Comment ont-ils supporté le climat torride du Sénégal ?

— Ils ne sont pas trop maladifs, dit un autre, je puis en parler pertinemment ; ce matin, j'étais à Saint-Mandrier et si j'y retourne ce soir, c'est pour m'acquitter d'une commission que m'a donnée Robert.

— Comment va-t-il, Robert ? demanda un capitaine ?

— Il se porte bien ; il compte sortir ce soir même. Vous savez qu'il n'est entré à l'hôpital que pour aller en convalescence.

— Évidemment, répondaient les autres officiers.

— Évidemment, pensa M<sup>me</sup> Kausmin ; Paul est à l'hôpital pour aller en convalescence. S'il retournait avec moi ce soir ! Quel bonheur ? Ce n'est pas impossible, comme l'affirme ce capitaine ?

M<sup>me</sup> Kausmin s'enivra d'espérance ; elle nagea dans le bleu, étrangère à tout ce qui se disait autour d'elle. Cependant, inconsciemment, elle sortit de sa rêverie : elle crut entendre prononcer le nom de son mari.

Tout à coup, elle revint à la réalité.

— Moi, avait dit un officier, je vais voir Kausmin ; il y a plus de deux ans que je ne l'ai vu.

— Kausmin ? dit le capitaine qui allait à Saint-Mandrier pour la seconde fois, Kausmin, mais...

— Eh bien ! oui, Kausmin.

— Il est mort.

Un cri perçant succéda à ces paroles. Tous les officiers tournèrent la tête et secoururent une jeune femme évanouie.

M<sup>me</sup> Kausmin n'avait pu supporter ce coup de foudre.

Les médecins, — il n'en manque jamais sur cette chaloupe — lui rendirent le sentiment ; et, revenue à la vie, elle ne fit que pleurer. Les officiers étaient consternés ; le capitaine, auteur involontaire de cet accident, était ému aux larmes. Vous avez dû le

voir, à l'enterrement ; il marchait tête nue, derrière le cercueil, quoiqu'il n'ait vu M<sup>me</sup> Kausmin que dans cette triste circonstance.

La chaloupe accosta.

« Mon mari ! mon mari ! je veux voir mon mari, s'écria M<sup>me</sup> Kausmin, en entrant à l'hôpital. »

Les médecins défendirent de mettre cette jeune femme en présence du corps de son mari. Mais, devant la fermeté et la ténacité de M<sup>me</sup> Kausmin, tout ordre disparut, et il fut fait selon sa volonté.

La jeune veuve s'agenouilla au chevet du lit, muette, ne trouvant plus une larme à verser.

M. Kausmin était mort la veille ; il se faisait illusion sur son état : c'était dans un moment de calme précédant l'agonie, qu'il avait écrit à sa femme. Oh ! cette fièvre typhoïde ! Quel terrible échange nous faisons avec les colonies ! M<sup>me</sup> Kausmin, chez elle, dut changer les apprêts d'une fête en ornements lugubres. Sa mère retrouva toute son énergie dans l'adversité. M<sup>me</sup> Kausmin veilla toute la nuit, refusant tout secours ; lorsqu'on eût enlevé le corps de son mari, elle se mit au lit pour n'en plus sortir. Il y a dix jours, je rendais les derniers honneurs à M. Kausmin ; aujourd'hui, je ne m'acquitte des mêmes devoirs envers sa femme.

— Adieu, mon ami, je comprends maintenant pourquoi tant de monde assistait à ces funérailles, et pourquoi chacun y était triste. Adieu, que je ne vous fasse pas manquer l'omnibus ! Mes amitiés chez vous.

JANSÈNE TELLIN 4.

---

<sup>4</sup> Article publié dans *Le XX<sup>e</sup> siècle*, 1<sup>re</sup> année, n<sup>o</sup> 4, 15 juin 1886, page 58 colonne 2 à page 60 colonne 1.

L'élève médecin n'ignorait rien des dangers de ce Sénégal réputé pour son climat difficile et ses maladies endémiques souvent fatales aux Européens. Sachant qu'à son tour il serait envoyé dans des contrées infestées, avait-il voulu exorciser, par cette écriture, les craintes qui pouvaient légitimement l'assaillir, ou bien préparer ses proches à toute éventualité ?...

En l'absence de publications en librairie, je ne connais qu'un sonnet – sans titre – de l'œuvre poétique de Jules Millet :

Pas un nuage au ciel. Rien. La nuit est sereine :  
Là-haut, un dôme noir percé de mille feux ;  
Ici-bas, tout repose ; et la chanson lointaine  
Des insectes, tandis que j'ose mes aveux,

Comme accompagnement à notre cantilène,  
Seule se fait entendre. Oh ! que je suis heureux !  
Elle ne me fuit pas ; vers moi l'amour la mène ;  
Elle me dit ce mot, qui comble tous mes vœux,

Et ce mot sur sa bouche en sourire s'achève.  
Appuyé sur mon bras je sens son bras frémir ;  
Nos yeux boivent nos yeux ; nos lèvres vont s'unir...

Quel est ce bruit ?... Hélas ! ce n'était donc qu'un rêve !  
Pour t'atteindre, Bonheur, faut-il rêver toujours ?  
Oui ; le rêve est plus beau que le plus beau des jours.

JANSÈNE TELLIN<sup>5</sup>.

Jean Aicard était, en quelque sorte, un « frère aîné » pour les collaborateurs du *XX<sup>e</sup> Siècle*, et c'est probablement dans ce

<sup>5</sup> *Le XX<sup>e</sup> siècle*, 1<sup>re</sup> année, n° 5 et 6, 15 juillet 1886, page 75 colonne 1.

cénacle que le jeune poète fit sa connaissance. Il leur envoya une grande lettre d'encouragement, célébrant leur jeunesse, leur esprit d'entreprise, et les engageant à faire de « la littérature active » par le biais de conférences<sup>6</sup> ; il gratifia également la jeune revue d'un très joli poème :

### *Le lit du torrent*

Tout l'hiver, le torrent coula,  
Et la belle s'asseyait là,  
Toute pensive,  
Car plus haut, assez loin d'ici,  
Son amoureux rêvait aussi,  
Sur l'autre rive.

Et l'amoureux songeait : cette eau  
Court très vite, et verra bientôt  
Celle que j'aime...  
Eau chanteuse, couleur du temps,  
Porte-lui mes baisers chantants  
Comme toi-même !

Porte-lui la chanson d'amour  
Que mon cœur redit nuit et jour  
À sa jeunesse,  
Et fais que son cœur attentif,  
Dans ton bruit joyeux et plaintif,  
Me reconnaisse !

<sup>6</sup> *Le XX<sup>e</sup> siècle*, 1<sup>re</sup> année, n° 1, 15 mars 1886, de la page 5 colonne 2 à la page 7 colonne 1.

Et la belle reconnaissait  
Dans le chant de l'eau qui passait  
L'amour sauvage...  
Elle y répondait de la voix,  
Et penchait sur lui quelquefois  
Son frais visage.

L'été sécha le lit pierreux  
Qui devint pour notre amoureux  
La route obscure  
Bien cachée à tous les regards,  
Entre les bords, de toutes parts  
Pleins de verdure...

Tout l'hiver le torrent coula,  
Mais, l'été, je venais par là  
Voir ma maîtresse ;  
Je suivais les pentes de l'eau,  
Le cœur chantant, comme un ruisseau  
Chante et se presse !

Et sur le bord du chemin creux  
La belle attendait l'amoureux,  
Toute pensive...  
Et mon cœur s'en venait chantant  
Plein de rêves bleus et content  
Comme une eau vive !

C'est fini, le temps des amours !  
C'est l'hiver, mais, chantant toujours  
Le torrent passe...

D'autres regardent, en aimant,  
L'eau chanteuse, — éternellement  
Couleur d'espace<sup>7</sup> !

### Jules Millet et le *Don Juan* 89

En novembre 1889, Jean Aicard offrit à Jules Millet son *Don Juan* 89 fraîchement sorti des presses<sup>8</sup>. En retour, celui-ci lui fit part de ses impressions de lecture :

[Toulon] 6 Décembre 1889

Cher maître

Je viens de terminer *Don Juan* aujourd'hui ; je l'ai lu attentivement et je vous donne l'impression qu'il m'a produite sous la forme d'un article de journal, que je serais heureux de publier quelque part si j'avais des relations dans la presse. La tâche a été rude pour moi ; je ne sais si j'ai bien saisi votre pensée ; prenez mon opinion pour ce qu'elle vaut ; j'ai été sincère et consciencieux, voilà tout. Impartial, aussi car je n'ai point écrit en vue de vous faire de la réclame. Je n'ai lu aucun article sur votre œuvre, pas même sur le *Petit Var*.

Je suis comme vous le savez à la veille d'un examen et je serais peut-être obligé de me refuser le plaisir d'aller passer un moment avec vous.

Merci encore de votre volume ; je suis entièrement à votre disposition.

Hommages respectueux,

Jules Millet<sup>9</sup>

<sup>7</sup> *Le XX<sup>e</sup> siècle*, 1<sup>re</sup> année, n° 5 et 6, 15 juillet 1886, page 67 colonnes 1-2.

<sup>8</sup> Paris, Édouard Dentu, fin novembre 1889, in-18, xi-504 pages.

<sup>9</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance. — NOTE COMPLÉMENTAIRE DE M. JACQUES PAPIN : Nous n'avons pas retrouvé



6 Decembre 1889 124

Cher maître

Je veux de terminer Don Juan  
aujourd'hui; je l'ai lu  
attentivement et je vous donne  
l'impression qu'il m'a produite  
sous la forme d'un article de  
journal, que je serais heureux  
de publier quelque part si  
l'avais de relations dans la  
presse. Sa tâche a été rude  
pour moi; je ne sais si j'ai  
bien saisi votre pensée;  
prenez mon opinion pour ce  
qu'elle vaut; j'en étais sûr  
et considérez votre tout.

46

impartial. aussi car je n'ai  
point écrit en vue de vous faire  
de la réclame. je n'ai lu aucun  
article sur votre œuvre, pas même  
sur le «Petit Var»

Je suis comme sur le rang à la  
veille d'un examen et je serai  
peut-être obligé de me refuser  
le plaisir d'aller passer un  
moment avec vous.

merci encore de votre volume;  
je suis entièrement à votre  
disposition.

Hommage respectueux,

Jules Millet

47

## Jules Millet et *Le Père Lebonnard*

En mars 1890, lorsque *Le Père Lebonnard*, créé à Paris le 21 octobre 1889 sur le Théâtre-Libre, vint à Toulon, interprété par la troupe Dusart, Jules Millet fit de la pièce une belle analyse :

LES PREMIÈRES

LE PÈRE LEBONNARD

*Drame en 4 actes, de M. Jean Aicard*

C'est ce soir que sera joué devant nous *Le Père Lebonnard*, la dernière œuvre théâtrale de notre compatriote Jean Aicard.

Le poète veut quand même franchir les portes du théâtre. Pendant vingt ans, il a été aux prises avec l'art dramatique. *Au clair de la lune*, un acte en vers, fut sa pièce de début. Plus tard, *Davenant* fut joué par la troupe du Théâtre-Français ; mais, par un caprice inexplicable de Sarah Bernhardt, la pièce n'eut que deux représentations. Le poète, dès lors, s'aperçut qu'un auteur a quelquefois à compter avec un acteur. Ensuite vint *Othello*. S'attaquer à Shakespeare et revenir vainqueur de la lutte était, ce nous semble, faire suffisamment preuve de sens dramatique. Sur *Smilis* nous avons eu l'occasion de nous faire cette opinion personnelle que son idéalisme seul peut expliquer la sévérité de la critique à son égard. Enfin, voici *Le Père Lebonnard*, dont l'épopée est connue par le menu. Qu'il nous suffise de rappeler que c'est de chez Antoine que nous vient cette pièce.

---

le manuscrit « sous la forme d'un article de journal » de Jules Millet. Et il y a tout lieu de supposer que celui-ci n'a jamais paru. Nous avons dépouillé le *Petit Var*, auquel fait allusion Jules Millet, de décembre 1889 à mars 1890 inclusivement, sans y découvrir le moindre article relatif à *Don Juan 89*. Notre enquête a été tout aussi infructueuse dans le carton 1 S 45 (Fonds Jean Aicard des Archives municipales de Toulon), chemise « Don Juan », qui recense les articles rendant compte du livre.

C'est un hymne à la pitié, a dit l'éminent critique Jules Le maître, en parlant du *Père Lebonnard*. En effet, Lebonnard, le héros du drame, est la bonté même. Ce n'est point un Chrysale, comme l'ont dit quelques critiques ; Chrysale, lui, est foncièrement pusillanime et c'est en applaudissant à la fermeté des autres qu'il se donne un moment l'illusion de l'autorité. Lebonnard est timide par bonté ;

Tant qu'on ne nuit qu'à moi, je ne dis jamais rien,

dit-il, et il supporte patiemment l'acrimonie de sa femme, dont il connaît la faute depuis quinze ans ; il aime Robert, celui qu'il sait ne pas être son fils,

Ayant trouvé plus doux de le chérir quand même,

et laisse à peine entrevoir sa douleur, sans cesse raillé dans ses manies d'ouvrier par le bâtard, oubliant que c'est à Lebonnard, horloger, qu'il doit de pouvoir mener la vie facile ; il rivalise de courtoisie avec le marquis d'Estrey, gentilhomme philosophe, qui donnera sa fille à Robert, moins par indépendance d'idées que par reconnaissance posthume envers un ami, qui fut le vrai père de Robert.

Lebonnard, dans son intérieur même, n'est compris que de Jeanne, sa vraie fille, et de Marthe, nourrice de Robert, nature simple se portant instinctivement vers le bien. Et Lebonnard continuerait de mener sa vie d'apôtre, entre sa loupe et son marteau, si, pour assurer le bonheur de sa fille, il ne rencontrait, tout autour de lui, des obstacles.

Mais, continuons notre analyse : André, le jeune médecin dévoué, l'heureux fiancé de Jeanne, est un fils naturel. Un fils naturel ! Le mot de déshonneur est sur les lèvres de M<sup>me</sup>

Lebonnard, entichée de gentilhommerie, peut-être pour n'avoir eu avec la noblesse que des rapports adultères.

Robert, bâtard lui-même, ne peut se faire à l'idée d'avoir pour beau-frère un bâtard.

Si Lebonnard s'écrie enfin :

Je suis las d'être sot, faible, bonhomme et tendre,

s'il fait enfin comprendre qu'il est maître chez lui, c'est pour suivre toujours la même ligne de conduite, pour continuer d'être bon. Il luttera pour faire triompher la bonne cause, toujours fidèle à sa saine morale.

Moi, si mon voisin tombe, eh bien ! je l'aide un peu ;  
Je ne distingue point la Pâque de Vigile,  
Ma foi, non ; mais j'admire et j'aime l'Évangile,  
Où souffre un pauvre Dieu, patient sous l'affront.  
C'est la force du cœur, monsieur ; les doux vaincront.

dit-il au marquis d'Estrey, qui avoue souffrir des préjugés, mais qui n'a pas la force de s'en dégager, trouvant plus commode de s'en tenir à la justice du monde celle qui consiste

À répéter devant la croix, qui tend les bras

des prières apprises dans les livres, et pour qui toute la charité

C'est de donner parfois aux pauvres quelques sous.

Les doux vaincront, en effet. Les préjugés s'effaceront devant le dévouement et la pitié. Et Lebonnard, après le coup d'éclat qui a exposé la faute au grand jour, restera toujours bon ;

Je vous promets  
De redevenir faible et vieux plus que jamais.

Hymne à la bonté, en effet, que le *Père Lebonnard*, poème de pitié, dans lequel l'auteur a exprimé, sous une action poignante, sa confiance en un acheminement vers un avenir meilleur.

Civilisation, art, science, industrie,  
Tout ce progrès visible, où va-t-il, je vous prie ?  
Au carrefour où vont finir tous les chemins,  
À l'élargissement des sentiments humains.

C'est un autre but que d'amuser la foule qu'a poursuivi notre poète dans ce drame ; c'est, sous une forme concrète, une œuvre de haute portée, conforme à la philosophie des Renan et des Bourget, l'affirmation du Bien dans le Progrès.

Aucun doute que le public, ce soir, ne continue, par une ovation méritée, la série de brillantes représentations dont s'enrichit le dossier du *Père Lebonnard*, depuis qu'il lui est permis de se montrer aux chandelles.

À ce soir donc, et qu'une part des bravos soit réservée à la vaillante troupe, qui prend fait et cause pour l'œuvre d'un poète et qui « a associé ses audaces à toutes les audaces qui vont à un affranchissement ».

JULES MILLET<sup>10</sup>.

La soirée fut effectivement très brillante et le courriériste théâtral du *Petit Var* en donna un compte rendu détaillé :

<sup>10</sup> *Le Petit Var*, 11<sup>e</sup> année, n° 3429, samedi 8 mars 1890, page 2, colonne 4.

### Le « Père Lebonnard » au Grand-Théâtre

La pièce de notre ami et compatriote Jean Aicard a obtenu, hier, à Toulon, un grand succès, le succès auquel nous nous attendions et qui était dû à la pièce.

Tout ce que notre ville possède d'amateurs des lettres et du théâtre, s'y était donné rendez-vous, et quand le rideau s'est levé sur la première scène du *Père Lebonnard*, c'est au milieu d'une atmosphère de chaude sympathie que les acteurs ont commencé la pièce. Le premier acte, qui n'est qu'un exposé, a été écouté avec une attention soutenue ; on admirait surtout la langue exquise dont s'est servi le poète, le vers moliéresque dont il a habillé son drame. Le second et le troisième actes sont presque des chefs-d'œuvre : l'action y devient précise, rapide, poignante. Après la grande séance du troisième acte, ce ne sont plus les applaudissements, mais les bravos qui ont éclaté et accompagné l'interprétation de l'œuvre. Une acclamation ininterrompue a, pendant vingt minutes, salué le poète sur la scène. M<sup>me</sup> France est alors venue lire quelques strophes à Aicard, dues aux plumes de deux jeunes poètes, MM. Armagnin et Miquel ; puis, une palme a été apportée par une jeune enfant au nom des compatriotes et des amis de l'auteur. Mais M. Aicard, avec une modestie que nous comprenons mais qui peut paraître exagérée au milieu de ses compatriotes, restait toujours introuvable et se dérobaît à l'ovation qui le réclamait.

À la chute du rideau sur le 4<sup>e</sup> et dernier acte, les acclamations ont encore recommencé, mais en vain.

La pièce gagnerait peut-être à la suppression de quelques longueurs, mais telle quelle elle constitue une œuvre de premier ordre en même temps qu'une œuvre de bonne foi. Aicard y a fait acte de moraliste et d'auteur dramatique ; dans une grande langue il a dit de grand *pensers*.

Les acteurs ont été largement associés au succès de l'auteur. M. Émile Raymond a fait une superbe création du *Père Lebonnard* ; il a composé le rôle de l'excellent homme avec un souci du détail et de l'expression vraie qu'on ne saurait trop louer. MM. Lagrange, Rosambeau et Marsay, M<sup>mes</sup> Castelli et Lemerrier jouent leurs rôles avec aisance et sûreté ; ils sont bien maîtres de leurs personnages. M<sup>me</sup> France a droit à une mention toute spéciale pour l'émotion qu'elle a apportée dans le rôle de la nourrice Marthe. De nombreux bouquets leur ont été offerts.

Après la représentation, un punch a été offert à Jean Aicard sur l'initiative et sur l'invitation des anciens élèves de l'école Rouvière. C'est dans le grand salon de la Taverne Alsacienne que se sont réunis les amis et les admirateurs du poète ; c'est dire si on y était nombreux. Parmi les invités, citons M. Paul Bourget, l'éminent écrivain psychologue, venu d'Hyères tout exprès pour assister à la représentation de la pièce ; M. Édouard Grenier, un poète ému ; M. Coffinières, un journaliste et un félibre ; M. de Praneuf, sous-préfet de Toulon ; M. Fouroux, maire ; M. Nicolaï, adjoint aux beaux-arts ; presque toute la presse toulonnaise et toute la pléiade des jeunes écrivains et poètes de notre ville.

Il nous serait impossible de citer les noms de tous ceux qui ont tenu, soit en prose, soit en vers, soit le papier à la main, soit au hasard de l'improvisation, à féliciter le poète. Disons cependant que nous avons remarqué de beaux vers de M. Fernand Hauser, une spirituelle et mordante allocution de notre confrère de Fallois à l'adresse des artistes de la Comédie-Française, un excellent discours de M. Victor Piétra, qui a salué le retour de la pièce à Paris, suivie d'une traînée lumineuse de gloire faite par la France tout entière, quelques mots de Paul Bourget saluant la sympathie qui entourait Aicard, une digression de

M. Coffinières qui a appelé Aicard plus félibre que les félibres, enfin les deux toasts de M. le sous-préfet au poète toulonnais, et de M. le maire qui a bu à tous ceux qui combattent et luttent pour le beau et le bien.

Entre temps, une jeune fille est venue apporter à l'auteur une nouvelle palme au nom des élèves de l'école Rouvière, ce qui a été le signal de nouveaux applaudissements. Jean Aicard, très vivement touché, a familièrement et spirituellement remercié le public, les amis, les admirateurs et les interprètes.

Un joli incident à signaler : comme Paul Bourget, pressé de parler, s'était excusé au début de ne savoir le faire, Jean Aicard a ajouté à ses paroles : « Pour quelqu'un qui ne sait pas parler, c'est un joli début ; je ne suis encore allé entendre qu'un discours à l'Académie ; mais je crois bien que j'irai bientôt en entendre un second. » Cette allusion a été vigoureusement applaudie.

On s'est séparé à une heure et demie, après les plus cordiales poignées de main <sup>11</sup>.

## L'affaire de l'Audition colorée

### Une jolie thèse...

Jules Millet avait choisi, pour sujet de sa thèse en médecine : *l'audition colorée*.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la psychologie commençait à s'extirper de la philosophie et de ses discours sur l'âme pour s'ériger en science expérimentale, ce qui supposait d'adopter préalablement une méthodologie et, plus spécifiquement, une métrologie.

<sup>11</sup> *Le Petit Var*, 11<sup>e</sup> année, n° 3430, dimanche 9 mars 1890, page 3, colonne 3.

Le Dr Henri-Étienne Beaunis, professeur agrégé à la faculté de médecine de l'université de Strasbourg, s'intéressa, après la guerre de 1870, à la physiologie et, notamment, à la « psychologie physiologique » ou à la « physiologie cérébrale », ancêtres de notre moderne neurologie. En 1889, il fonda le Laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne, rattaché à l'École pratique des hautes études. Le psychologue Alfred Binet l'y rejoignit en 1890 et devint directeur-adjoint du laboratoire en 1892. En publiant, en 1905, leur très célèbre *Échelle métrique de l'intelligence*, Alfred Binet et son collaborateur Théodore Simon furent les créateurs du premier véritable test mental, et des notions d' « âge mental » et de « quotient intellectuel » : la psychométrie était née.

En cette année 1892, Alfred Binet s'intéressait particulièrement aux fonctions psychologiques les plus complexes : ses expérimentations portaient spécifiquement sur l'audition colorée et les calculateurs prodiges et relevaient de préoccupations plus générales concernant la mémoire. Il publia un article de synthèse sur le sujet dans la *Revue des Deux Mondes* <sup>12</sup>.

L'audition colorée consiste à associer, d'une manière très spontanée et automatique, des couleurs à certains sons (en général des voyelles, mais aussi des consonnes, voire des mots, des sons musicaux, etc.). Il s'agit donc d'un cas de synesthésie <sup>13</sup>, et plus spécifiquement de synesthésie graphèmes-couleurs, puisqu'une sensation chromatique accompagne la perception d'un son <sup>14</sup>.

<sup>12</sup> BINET (Alfred), « L'audition colorée », *Revue des Deux Mondes*, volume 113, livraison du 1<sup>er</sup> octobre 1892, pages 586-614.

<sup>13</sup> Du grec σύν « ensemble » et αἴσθησις « sensation », signifiant donc « sensations associées ».

<sup>14</sup> L'idée d'une synesthésie son-couleur paraît devoir être attribuée à Louis-Bertrand Castel, savant jésuite, créateur d'un « clavecin oculaire » – ou



Les synesthésies relèvent d'une organisation particulière de la perception, sans qu'il soit bien aisé de faire la part de ce qui pourrait relever de facteurs purement neurologiques ou d'une structure plus générale de la personnalité – Binet parle, par exemple, d'un « type visuel », – voire d'un apprentissage.

Le phénomène n'est pas simple à analyser car il est essentiellement subjectif : « l'a, qui est rouge pour l'un, est noir pour l'autre, blanc pour un troisième, jaune pour un quatrième, et ainsi de suite ; tout le spectre y passe ; comme le nombre des couleurs et des lettres est limité, on peut, en dépouillant une centaine d'observations, en rencontrer deux ou trois qui concordent ; parfois aussi la concordance se manifeste entre membres d'une même famille, ou entre personnes qui vivent ensemble ; mais en mettant à part ce que peuvent donner le hasard et l'hérédité, parfois aussi la suggestion, il reste évident que le désaccord est la règle générale. Ce désaccord produit en pratique une conséquence assez bizarre. Si on met en présence l'une de l'autre deux personnes qui ont l'audition colorée, elles ne s'entendent jamais ; chacune est vivement choquée par les couleurs que l'autre indique, et on peut assister, d'après certains auteurs, aux disputes les plus plaisantes. Le rouge, qui pour l'une s'harmonise parfaitement avec l'a, donne à l'autre l'impression d'un contresens ou d'une note fausse<sup>15</sup>. »

Les premiers chercheurs durent attester d'abord la réalité du phénomène, en dehors de toute illusion, hallucination ou falsification ; puis le décrire, notamment à l'occasion d'études statistiques sur des échantillons de quelque importance numérique.

---

clavecin chromatique – dont il exposa l'idée dans le *Mercur de France* (voir les livraisons de novembre 1725, février 1726, mars 1726 et mai 1726).

<sup>15</sup> BINET (Alfred), « L'audition colorée », *Revue des Deux Mondes*, page 591.

Deux sonnets contribuèrent au succès – au moins littéraire !  
– de l'audition colorée :

### Correspondances

La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent,  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répètent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,  
– Et d'autres corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,  
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, IV<sup>16</sup>.

---

<sup>16</sup> BAUDELAIRE (Charles), *Les Fleurs du mal*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise libraires-éditeurs, 1857, II-248-IV pages ; le sonnet est aux pages 19-20. – Il se retrouve aux pages 15-16 de la deuxième édition, augmentée de trente-cinq poèmes nouveaux, Paris, Poulet-Malassis et de Broise éditeurs, 1861, IV-320 pages, avec cette différence minime que le cinquième vers n'y est pas terminé par une virgule.



## Voyelles

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,  
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :  
A, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes,  
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;  
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles  
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,  
Paix des pâtis<sup>17</sup> semés d'animaux, paix des rides  
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,  
Silences traversés des Mondes et des Anges :  
— Ô l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

Arthur RIMBAUD (vers 1871)<sup>18</sup>

Médecin et poète, Jules Millet ne pouvait que s'intéresser à l'audition colorée, d'autant plus qu'il éprouvait lui-même ce phénomène.

Sa thèse se développe en huit chapitres : 1. définition du phénomène ; 2. description du phénomène de l'audition colorée ;

<sup>17</sup> Le manuscrit de référence porte clairement le mot « pâtes » mais, l'adjectif subséquent étant dans une forme masculine, les éditeurs et commentateurs invitent à lire « pâtis ».

<sup>18</sup> Ce sonnet ayant fait l'objet de leçons variables, je donne ici la version du manuscrit autographe conservé au musée Rimbaud de Charleville-Mézières.

3. les autres synesthésies ; 4. fantaisie et simulation ; 5. la part du vrai ; 6. les théories explicatives ; 7. conclusion (Millet opte pour les théories du « type visuel » et de « l'engrenage des centres cérébraux ») ; 8. de l'audition colorée comme une sensation nouvelle, une véritable conquête de l'organisme sensible.

Le jeune interne a exploité la bibliographie pertinente, compilé les acquis de ses prédécesseurs, apporté ses propres observations et assuré sa réflexion par une étude statistique du phénomène. Il a ainsi produit un travail sérieux et rigoureux qui lui valut de terminer en beauté ses études médicales.

### ... et une polémique !

À la lecture de l'article d'Alfred Binet dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> octobre 1892, un professeur de philosophie du lycée de Toulon, Gustave Derepas, qui avait suivi les recherches de Millet, eut le sentiment que le chercheur parisien avait pris tout son texte dans la thèse de celui-ci... alors même qu'il ne la citait qu'une toute petite fois ! Il fit aussitôt parvenir au journal local un article vibrant d'indignation, au titre très accusateur :

#### RAPINE LITTÉRAIRE

En ouvrant tout à l'heure la *Revue des Deux-Mondes* du 1<sup>er</sup> octobre, je constate que ce numéro contient un article de M. Alfred Binet sur « l'audition colorée ».

C'est juste la thèse du docteur Millet, mort si prématurément au Sénégal, il y a quelques semaines, et sur lequel J. Aicard a écrit une lettre si touchante.

Je cours à l'article, persuadé que c'est un compte-rendu de la thèse du docteur Millet et un hommage rendu à la mémoire du jeune savant.

Je lis l'article d'un bout à l'autre et je me convaincs que M. Binet a pu l'écrire, que peut-être il l'a écrit tout entier avec le seul secours de la thèse en question. Il ne contient pas un fait important, pas de considérations ou de réflexions qui ne se rencontrent presque toujours explicitement dans la brochure du D<sup>r</sup> Millet !

Or, le croirait-on ? Une seule fois, le long de cet article, le nom du D<sup>r</sup> Millet est prononcé ; encore est-ce dans une incidente, noyée au cours d'une phrase ! Je la copie textuellement :

« Sous ces réserves, nous remarquerons avec M. Jules Millet, qui s'est livré à cette statistique, en compulsant les observations anciennes, que les couleurs... »

Des études personnelles de Millet, qui éprouvait lui-même le phénomène qu'il étudie ; du consciencieux labeur auquel il s'est livré et dont j'ai été témoin ; de l'originalité de son esprit, manifeste jusqu'en la verve de son style, pas un mot !

Travaillez donc des années, avec passion, un sujet peu connu ; mettez-y toute votre science et votre conscience, voilà le cas que fera de vous un monsieur arrivé, qui, avec votre propre bien, étale sa prose dans la « célèbre revue » !

Pourquoi aussi n'êtes-vous qu'un pauvre petit provincial encore inconnu à Paris, capable tout au plus de risquer vos espérances en de lointaines et périlleuses mais obscures missions, et même d'y laisser votre jeune vie, en servant votre pays ?

C'est odieux ! et je ne sais pas taire mon indignation, augmentée de tous les regrets que m'a laissés la mort du D<sup>r</sup> Millet, si sympathique à tous ceux qui l'ont connu.

G. DEREPA<sup>S</sup> 19.

<sup>19</sup> *Le Petit Var, journal républicain quotidien*, 13<sup>e</sup> année, n° 4370, dimanche 9 octobre 1892, page 1, colonne 4.

Publié à la une du quotidien varois, l'article fit grand bruit, d'autant plus qu'il mettait en cause un périodique prestigieux, la *Revue des Deux Mondes*, et un scientifique de haute réputation.

Les journaux parisiens répercutèrent l'accusation. *Le Gaulois*, par exemple, publia deux longs articles<sup>20</sup>, signalant le caractère très excessif de l'attaque eu égard à la notoriété de la *Revue* et à la parfaite probité du savant incriminé. Binet put se justifier facilement :

À la suite d'un article sur « l'audition colorée » paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 1<sup>er</sup> octobre dernier, sous la signature de M. Alfred Binet, le *Petit Var* a publié un article du professeur de philosophie du lycée de Toulon dans lequel ce dernier reproche à M. Binet d'avoir absolument copié la thèse du docteur Jules Millet, un jeune médecin de marine mort, il y a quelques mois, au Sénégal.

M. Alfred Binet, directeur adjoint du laboratoire de psychologie de la Sorbonne (École des hautes études), nous envoie, au sujet des attaques dont il est l'objet, la lettre suivante :

*Laboratoire de psychologie de la Sorbonne. (Hautes études)*

Paris, 10 octobre.

Monsieur le directeur,

Je lis dans plusieurs journaux parisiens datés d'hier, dimanche, qu'un journal de province m'accuse d'avoir « pillé » une thèse de M. Jules Millet, dans l'article que je viens de publier à la *Revue des Deux Mondes*, sur l'audition colorée.

<sup>20</sup> 1° *Le Gaulois*, 26<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 3611, lundi 10 octobre 1892, page 1, colonnes 5-6, rubrique « Bloc-Notes Parisien », article signé « Tout-Paris » et titré : La « Revue des Deux Mondes » plagiaire !!! — 2° *Le Gaulois*, 26<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 3612, mardi 11 octobre 1892, page 2, colonne 5, article de Paul Roche titré : Le plagiat de la « Revue des Deux Mondes ».

Permettez-moi de répondre en quelques mots à cette accusation, que j'ai apprise avec le plus grand étonnement, et que rien ne justifie.

Il y a un an environ, M. Millet, alors interne à Toulon, m'écrivit pour me demander des renseignements sur les expériences que je faisais, à cette époque, au laboratoire de psychologie des hautes études sur l'audition colorée ; il me disait qu'il avait choisi cette question intéressante comme sujet de thèse médicale, et, ne trouvant pas à Toulon des éléments de travail suffisants, il désirerait avoir des indications sur l'état de mes recherches, et des conseils.

Je lui répondis aussitôt. Je lui exposai assez longuement les précautions à prendre dans ces genres d'études et je lui indiquai les résultats de mes expériences, qui, à cette époque, étaient encore inédites.

M. Millet publia à peu près intégralement, dans son travail, les indications que je lui avais données, et il a cité mon nom à plusieurs reprises. Il m'envoya sa thèse que je lus avec intérêt.

L'article que je viens de publier (dans le numéro du 1<sup>er</sup> octobre de la *Revue des Deux Mondes*) et où je résume mes idées personnelles, ne présente d'autre rapport avec cette thèse que l'identité du sujet traité. Aussi je ne parviens pas à m'expliquer l'accusation de plagiat dont je suis l'objet. Je crois pouvoir ajouter que, si M. Millet, dont je viens d'apprendre la mort par les détails de cette polémique, était encore vivant, il serait certainement aussi étonné que moi. Ceux qui désirent être pleinement édifiés n'ont qu'à comparer mon article et la thèse en question. Cette dernière a été publiée à Paris, cette année même, par M. O. Doin, éditeur, place de l'Odéon.

Je vous serai reconnaissant, monsieur le directeur, d'insérer dans votre journal ma lettre de rectification.

Agréé, etc.

ALFRED BINET <sup>21</sup>.

Fernand Hauser, un journaliste d'origine toulonnaise récemment installé à Paris, tenta d'apaiser l'effervescence en remettant les choses à leur juste place<sup>22</sup>, mais Derepas s'enferra, réitéra ses accusations et suspecta même Hauser de vouloir complaire platement à la *Revue des Deux Mondes*, dans un long article laborieux et fort mesquin que *Le Petit Var* fut bien mal inspiré de publier... surtout à sa une<sup>23</sup> !

Alfred Binet ayant démontré au trublion que non seulement il n'avait pas plagié la thèse de Millet mais qu'en fait, c'est lui qui avait fourni au jeune médecin toulonnais toute la matière de son travail, Derepas dut faire amende honorable, même s'il crut pouvoir s'en tirer par une pirouette : « En fin de compte, personne ne peut regretter un incident qui fait éclater le parfait désintéressement de M. Binet et qui donne à notre cher Millet la part de juste notoriété à laquelle il a droit <sup>24</sup> ».

Au total, « tempête dans un verre de pastis » ! Le professeur toulonnais dut retourner peu glorieusement à ses leçons et le microcosme de la psychologie parisienne retrouva vite le calme propice à ses intéressants travaux.

---

<sup>21</sup> *Le Temps*, 32<sup>e</sup> année, n° 11463, mardi 11 octobre 1892, page 4, « Dernières nouvelles », colonne 2.

<sup>22</sup> *Le Petit Var*, journal républicain quotidien, 13<sup>e</sup> année, n° 4372, mardi 11 octobre 1892, page 2, colonnes 1-2.

<sup>23</sup> *Le Petit Var*, journal républicain quotidien, 13<sup>e</sup> année, n° 4373, mercredi 12 octobre 1892, page 1, colonnes 1-4, article titré « L'audition colorée. Réponse de M. G. Derepas ».

<sup>24</sup> *Le Petit Var*, journal républicain quotidien, 13<sup>e</sup> année, n° 4380, mercredi 19 octobre 1892, page 2, colonne 2, article de Gustave Derepas, titré « L'audition colorée. Fin de l'incident ».

## Un destin tragique

Au début du mois de mai 1892, après un ultime pèlerinage à *Maison-Close*, la demeure du regretté Alphonse Karr qui venait d'être vendue, Jean Aicard arriva à Paris avec un nouveau roman dans ses bagages : *Le Pavé d'amour...* histoire toulonnaise certes, mettant en scène la grande ville maritime, sa population et les mœurs locales, mais aussi – et surtout – roman moral invitant la jeunesse à s'épanouir dans une relation amoureuse honnête et sincère.

Le livre n'était pas encore imprimé<sup>25</sup>, mais quelques rares amis en avaient eu la primeur. C'est ainsi que *Le Petit Var*, dès son édition du 16 mai, put signaler l'ouvrage à sa une :

### *Le Pavé d'Amour*

C'est une banalité courante que Toulon possède des environs remarquables, que son importance maritime imprime à son aspect, à ses mœurs, à ses coutumes un caractère particulier ; tout le monde le sait et le répète ; mais, à part les sèches énumérations des guides, que la plupart des voyageurs même ne connaissent pas – toutes ces beautés, ces particularités n'avaient jamais été fixées d'une manière définitive ni révélées au public par le moyen du livre le plus répandu et le plus populaire, le roman.

George Sand a bien intitulé un de ses volumes *Tamaris* ; mais ce coin délicieux n'est qu'une portion bien minime de nos alentours, et puis, le livre est devenu bien vieux ; qui lit encore G. Sand aujourd'hui ? Paul Bonnetain – notre hôte en ce moment

---

<sup>25</sup> *Le Pavé d'amour* (Paris, Paul Ollendorff, 1892, in-18, 412 pages) a été mis en vente au début du mois de juin 1892.

– a décrit plusieurs fois le Mourillon et quelques quartiers de Toulon, mais dans tout cela il n'y a guère que des noms toulonnais qui ont été cités incidemment et non pas Toulon décrit dans son ensemble, aussi bien avec ses rues qu'avec ses habitants, avec son ciel qu'avec ses mœurs.

Pour parler ainsi de Toulon il fallait un Toulonnais. Un seul de nos compatriotes pouvait mettre au service de notre ville un nom autorisé ; c'était Jean Aicard. Depuis longtemps notre poète rêvait de chanter en prose tout ce qu'il y a de beau dans Toulon, qu'il n'avait pu exprimer en vers. Le second volume de sa série de romans, Jean Aicard l'a consacré à sa ville natale. Aujourd'hui tous les libraires de France mettent en évidence dans leurs vitrines *Le Pavé d'amour*.

*Le Pavé d'amour* ! Ce nom nous est familier ; nous la connaissons tous cette modeste place que nous traversons des milliers de fois dans nos promenades quotidiennes du matin au marché. Ce nom si gracieux allait fatalement disparaître, tout comme la *rue des Chaudronniers* ou la *Place au Foin*, si notre poète n'était venu brusquement l'arracher à l'oubli et lui donner tout d'un coup une célébrité, méritée d'ailleurs. *Le Pavé d'amour* ne mourra pas ; dans quelque temps vous verrez des foules de voyageurs qui vous demanderont de leur montrer cette place, dont l'existence ne leur sera révélée par aucune plaque émaillée.

Dès la première ligne éclate ce cri : « *A la bello ginesto !* » suivi un peu plus loin de cet autre : « *A la favo toùrado !* » Vous avez compris, n'est-ce pas ? nous sommes en pleine procession.

Nous qui nous souvenons encore de ces fêtes d'une autre époque, nous aimerons à en raviver le souvenir par la belle description de ce premier chapitre ; la nouvelle génération sera bien aise, aussi, de connaître une fois pour toutes ces

« batailles de fleurs » de nos pères, véritables corsos en effet, où la fleur du genêt seule était admise, où les travestissements même existaient, où l'idée mystique tenait lieu de l'idée carnavalesque actuelle.

Nous assistons à la procession du vieux quartier, de Saint-Jean, la moins *chic* assurément, mais la plus populaire, la plus caractéristique. Après la procession, le Chapeau-Rouge. Car telle est la vie ; antithèse partout. Aujourd'hui même, ne pénétrons-nous pas au temple de l'amour vénal par la rue de la Visitation ! Ce quartier possède à Toulon une originalité *sui generis* ; le poète n'a pas hésité à nous le faire connaître ; nous franchissons la porte étroite et basse du plus humble taudis comme les escaliers de marbre de l'aristocratie de ce monde, sans oublier de flairer les raviolis succulents du café Glacier.

Mais c'est un poète qui est notre guide ; ne l'oublions pas. Jean Aicard a su se soustraire aux influences naturalistes de l'époque ; nous pouvons le suivre sans crainte ; nous serons à deux pas de la fange, mais nous ne nous y vautrerons pas. Ce qu'il faut que nous sachions sera dit ; et de ci, de là un mot de pitié ou de dégoût, suivant le cas.

Un des chapitres les plus curieux est celui qui est consacré à la Poissonnerie. La Poissonnerie avait son caricaturiste, *La Since*, comme dit l'auteur ; nous pouvons ajouter qu'elle a maintenant son psychologue.

L'âme de nos poissonnières, natures simples, est compliquée ; un observateur superficiel en aurait une mauvaise opinion ; notre poète analyse le vocabulaire, métaphorique hyperbolique de la halle, mais ne s'y laisse pas prendre et pénètre jusqu'au tréfonds de l'âme de nos marchandes ; sous un langage grossier se cachent des sentiments humains et généreux ; « là justement où l'on pourrait ne voir que le ventre de la cité, là est son cœur. »

Le côté maritime de notre ville est décrit dans tous ses détails ; les deux héros sont deux héros marins ; l'un incarne l'officier de marine ; à plusieurs reprises déborde l'enthousiasme de l'auteur pour ce noble métier, l'autre synthétisera l'humble matelot en bordée quelquefois, mais endurci à la tâche infatigable, acquérant ses maigres grades, à force de travail, d'assiduité, de persévérance.

Puis c'est l'arsenal, avec sa sortie des ouvriers, intéressante tous les jours, mais qui devient un spectacle curieux et unique au monde le soir du 24 décembre, pour la sortie de la bûche de Noël. Enfin c'est le tour des romérages ; ce sont, les distractions du vieux temps, la *crèche* de la rue de l'Asperge ; ce sont les environs des Gorges d'Ollioules, le Ragas, le Père Louis, etc.

Voilà le décor et le milieu. Et l'action ? L'action, qui ne tardera pas à être transportée au théâtre, c'est tout simplement la plus grave des questions sociales. C'est le vol infâme de tous les jours, le vol de l'honneur du pauvre par le riche ; et le plus triste, c'est que le vol est légitimé par une élévation de sentiments peu ordinaire de la part du voleur.

Le jeune homme moderne, en face de l'amour, est obligé de choisir entre ces deux chemins : le vice ou le crime, la débauche ou l'adultère. Que fera-t-il ? « Il choisira les deux, passera de l'un à l'autre. »

Voilà comment agiront la plupart des jeunes gens, jusqu'à ce que, chauves et goutteux, mais ayant une situation, ils se voient convoités par nos jeunes filles ; et si l'un d'eux est pris de nau-sées devant cette perspective, s'il ne veut ni s'avilir, ni pécher, s'il donne libre cours à son besoin d'aimer, il commencera une touchante idylle qu'il terminera par un acte de lâcheté ; car il appartient avant tout à une certaine classe de la société ; et les préjugés l'emprisonnent à tel point que la lâcheté n'apparaîtra lâcheté que parce qu'elle sera dévoilée par un humble, un

composant quelconque de cette vile chair à canon, un inférieur. Le repentir vient alors, mais trop tard ; la faute est irréparable ; on a passé à côté du bonheur ; on l'a méconnu et voilà une vie ratée.

Sur ce thème si simple, Jean Aicard a écrit des chapitres qui resteront parmi les plus empoignants du roman contemporain. Il ne s'agit pas d'émouvoir ou d'amuser ; il faut faire œuvre utile. Un écrivain est coupable s'il ne met pas l'influence qu'il a sur le public, au service de la bonne cause ; Aicard est un des premiers qui ait compris le vrai rôle qui incombe au poète ; depuis le *Dieu dans l'homme*, il n'a cessé de lutter.

Dans son roman, la question du remède social est abordée ; un enseignement d'un grand poids s'en dégage, qui pourra profiter à la race future.

Le *Pavé d'Amour* s'adresse à tout le monde, comme on voit, au penseur comme à l'amateur, mais il est destiné, avant tout, à devenir le livre de chevet de tout bon Toulonnais<sup>26</sup>.

Ce compte rendu de lecture fut publié sans signature, bien qu'ayant les honneurs de la une, ce qui souligne la parfaite modestie de son auteur. Mais l'identité de celui-ci apparut quelques semaines plus tard, dans des conditions hélas fort dramatiques. En effet, un article de Jean Aicard, publié également à la une du *Petit Var*, attira l'attention des lecteurs sur le destin tragique de Jules Millet :

### JULES MILLET

Je prie le *Petit Var* de donner aux quelques lignes qui vont suivre, la place d'honneur, la première page. À cette même place,

<sup>26</sup> *Le Petit Var, journal politique quotidien*, 13<sup>e</sup> année, n° 4225, lundi 16 mai 1892, page 1, colonnes 1-3.

il y a trois mois environ, Jules Millet publiait, sans le signer, un article sur mon dernier livre, il ne s'était pas même fait connaître du rédacteur en chef qui me demanda : « Savez-vous de qui est l'article sur vous, que j'ai publié il y a huit jours ? » Je le savais très bien. Millet m'avait envoyé copie de son article, afin que je fusse le tout premier à le lire. C'était un tendre, un délicat et un modeste.

Vous voyez bien, ami lecteur, que je parle d'un mort.

— En quoi, direz-vous, cet inconnu, votre ami, m'intéresse-t-il ?

Oh ! vous allez voir.

Je n'ai pourtant aucune anecdote à vous raconter, mais je suis bien sûr de vous entrer dans le cœur.

Vous les coudoyez tous les jours, ces jeunes gens qui étudient, à Toulon, la médecine et qui, demain, chirurgiens de marine, partiront tout à coup, sans récriminations, sans étonnement même, pour le bout du monde, souvent pour des colonies meurtrières. Quelques-uns n'ont jamais quitté leur famille. Leur grand voyage maritime a été de Toulon à Saint-Mandrier ! Les voilà docteurs. L'ordre arrive. La malle est bouclée. La mère fait les dernières recommandations. Le camarade rencontré leur dit : « Ah ! tu pars ? bon voyage, au revoir ! »... Les voilà au large.

Pour la première fois, ils perdent de vue la terre de France, et ils se mettent à sentir tout nouvellement ce que c'est que la patrie. Et qu'est-ce donc ! Le pays où l'on est aimé ! Quelque chose de pénible leur gonfle le cœur, mais ils sont des soldats et leur destinée d'énergie a commencé. Il faut sourire, parler d'autre chose.

Ils arrivent... la fièvre les reçoit, les couche, tue ceux qu'elle peut. Au chevet de leur lit, là-bas, il n'y a ni mère, ni père, ni sœur, ni vieux amis. Des inconnus ou des camarades de la



veille. Ni les temps, ni les objets ne sont liés à leur cœur par le souvenir. Leurs yeux cherchent quelque chose qui leur *parle* : mais tout est muet auprès d'eux. Rien ne leur dit rien du cher passé, et leurs yeux, quand une main inconnue les leur ferme, ne regrettent rien de ce qui les entoure.

L'âme déjà était ailleurs, au pays, à la maison !

Voilà l'histoire de Jules Millet, touchante précisément parce qu'elle n'est pas personnelle, parce qu'elle n'a rien de particulier. Elle est celle de beaucoup de nos frères toulonnais, de beaucoup de nos enfants.

Lui, c'était un peu mon fils intellectuel. Il m'avait adressé des vers il y a quelques années, des vers mélancoliques où il se plaignait d'avoir perdu de vue, aux clartés de la science, les beaux idéals humains : « La *justice* n'existe pas ! le *dévouement* n'existe pas ! Tout est lutte aveugle pour la vie ! » Ah ! l'horrible mal ! je le retrouve partout et toujours... Je l'ai bu aussi, le poison de ces affirmations raisonnées ! Mais, je lui répondais : Soyez un jour juste, et la justice sera. Ayez du dévouement, alors vous y croirez ! Même au point de vue du raisonnement rigoureux, il faudra bien que vous y croyiez, puisque cela sera. Cela sera puisque vous l'aurez créé !...

Juste et dévoué ! il savait l'être, parce qu'il avait une nature tendre, parce qu'il savait aimer ; et sa propre réalité intérieure lui révéla la vérité de mes paroles. « Moi, lui disais-je, c'est par une révélation extérieure que je suis resté idéaliste : je vous assure que je connais beaucoup, mais beaucoup de très braves gens, vous compris. »

Il se mit à sourire tristement, doucement et ce sourire là je le lui ai vu pendant des années, à l'hospice civil où il était interne, attendant son grade de docteur.

... J'allais à l'hospice ; nous nous promenions dans cette cour mélancolique, qui regarde le jardin de la Ville, la promenade

des gens de loisir. Je l'ai vu aussi au chevet des malades, avec une pitié d'au-delà dans le regard. Je ne sais comment il se fait que j'ai tiré de lui tant de réponses essentielles. Il ne parlait pas. Mais quel infini de tristesse tendre, de tendre pitié, dans ce regard d'enfant. Pauvre petit ! il se sentait profondément le frère de ceux qui souffrent ! Son père est un ouvrier. Millet appartenait à cette belle race de ceux qui s'élèvent sans devenir des bourgeois, au sens odieux de ce mot, c'est-à-dire, sans devenir un de ceux-là qui renient leurs origines.

L'heure des derniers examens arriva enfin. Il prit pour sujet de sa thèse, fort intéressante : l'*Audition colorée*. Elle est à la fois, cette thèse, savante, humoristique et littéraire.

Enfin, après de longues persévérances, un travail acharné, des efforts obstinés, il eut ses deux galons. Son sourire ne devint pas joyeux ; mais, toujours plus doux, plus doucement triste... — il me prit pour confident d'une action simple, bonne et rare qu'il avait faite. Certains le raillaient (c'est la mode) ; il voulut sentir une approbation profonde. Ma réponse fut un cri de joie attendrie qui remua, je le sais, tout son cœur. J'arrivai. Je le vis dans son uniforme battant neuf !...

Il me dit simplement : « Je pars demain... » Il partait, il allait en soigner d'autres, au pays de la fièvre jaune, lui, si frêle ! si pâle à l'ordinaire !...

L'idée me vint que je ne le reverrais plus. Cette idée, je la chassai, — et hier, le père, le vaillant ouvrier, qui avait fait de son fils un docteur, au prix de quels sacrifices ! m'a écrit, sans me connaître : « Vous l'aimiez ? Eh bien, il est mort, là-bas, au Sénégal. »

Pauvre père ! pauvre petit ! La jolie redingote toute neuve, aux deux galons bien luisants, je la vois sur ce cercueil, jetée ouverte, au grand soleil du Sénégal !

— « Ah ! m'a dit un marin, il nous en mange, des médecins, ce Sénégal ! »

Est-ce que tu ne crois pas, lecteur, qu'il est bon de donner parfois plus d'un regret banal à ceux de nos enfants qui, si simplement, s'en vont mourir là-bas, avant d'avoir rien eu du bon de la vie ?

Avec la politique, nous nous entre-déchirons, hélas ! les uns les autres ! Il faut penser quelquefois aux raisons qu'on a d'admirer et d'aimer les hommes, ceux-là surtout qui vivent et meurent sans parler !

Jean AICARD<sup>27</sup>.

72 Pour sa première affectation, ses chefs l'envoyèrent en effet en mission au Sénégal : ayant à peine mis pied à terre, il fut victime des affections qu'il venait traiter. Sa maladie ne dura guère : le médecin de 2<sup>e</sup> classe de la Marine Jules Millet est décédé le 30 juillet 1892, âgé de vingt-sept ans, sur le territoire du poste de Kaïdi<sup>28</sup>.

Notre écrivain avait ainsi voulu rendre hommage à un jeune praticien dévoué à l'humanité souffrante, mais aussi à un ami poète et à un « fils intellectuel » à qui il faisait partager son idéalisme.

Son article fut remarqué, le jour même de sa parution, par un camarade du défunt, qui prit aussitôt la plume et remercia l'écrivain d'avoir magnifié le sacrifice d'un « humble » :

Toulon 11 août 1892.

Monsieur,

---

<sup>27</sup> *Le Petit Var, journal républicain quotidien*, 13<sup>e</sup> année, n° 4311, jeudi 11 août 1892, page 1, colonnes 3-4.

<sup>28</sup> Toulon, état civil, année 1892, registre des transcriptions, acte n° 42.

C'est une entreprise un peu téméraire que de vous écrire, et si j'ose le faire, c'est que je sais que l'écrivain déjà illustre est avant tout un cœur généreux et compatissant aux humbles.

Comme Jules Millet à qui vous avez consacré une page si touchante dans le « Petit Var » du 11 août, je suis un humble, et ce titre me suffit, pour vous remercier vous, poète, d'avoir adressé un dernier adieu au jeune camarade que nous avons perdu.

Si ceux qui meurent jeunes sont aimés des Dieux, bien heureux doit être celui qu'un poète a aimé, j'allais dire, qu'un poète a chanté.

En vous écrivant pour vous remercier de l'hommage public rendu à la mémoire de Millet, je ne remplis aucune mission officielle ou officieuse. C'est un Médecin de la Marine, inconnu, quelconque qui vous déclare que jamais ses camarades et lui n'auront obtenu de plus douce récompense que d'avoir mérité votre sympathie.

73 En glorifiant le « pauvre petit », Monsieur, vous glorifiez en même temps le Médecin de la Marine, puisque la destinée de Millet a été ou doit être celle de beaucoup d'entre nous.

Dans notre carrière tourmentée, pénible et ingrate les déceptions sont fréquentes, les joies rares. Ce qu'on appelle « la Gloire » est réservé à d'autres que nous. La conscience du devoir accompli, quelques encouragements timides, de banales consolations et parfois le froid témoignage officiel de satisfaction, voilà tout ce qui peut nous soutenir. Jamais personne avant vous ne nous avait dit une bonne parole, une de ces paroles qui n'ont pas de prix parce qu'elles viennent du cœur.

Cette parole, vous l'avez dite, Monsieur ; elle nous réchauffe, elle nous console. Merci.

Un Médecin de la Marine.

P. S. J'ose espérer, que vous ne trouverez pas mauvais, Monsieur, que j'adresse en même temps une copie de cette lettre à la Rédaction du « Petit Var »<sup>29</sup>.

Le Dr Jules Millet et ses confrères anonymes de la Marine et des Armées furent les véritables précurseurs de la médecine humanitaire d'aujourd'hui : Jean Aicard, le théoricien de la Pitié et l'ami des humbles, a su magnifier leur sacrifice par des mots simples et émus, dictés par l'amitié.

---

<sup>29</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 4, dossier « Lettres contenant des critiques d'œuvres de Jean Aicard ». — Jean Aicard envoya lui aussi la lettre du médecin au rédacteur du *Petit Var* avec prière d'insérer, ce que le journal s'empressa de faire dans sa plus proche édition : *Le Petit Var, journal républicain quotidien*, 13<sup>e</sup> année, n° 4313, samedi 13 août 1892, page 1, colonnes 2-3, article titré « Les Médecins de la Marine ».

## LE COIFFEUR-POÈTE ANATOLE ALABE

Dominique AMANN

### Biographie

Adolphe-Anatole-Marie Alabe est né à L'Isle-sur-la-Sorgue (Vaucluse) le 31 juillet 1837<sup>1</sup>. Son grand-père Charles-Marie Alabe (ca1757-1837), originaire de Marseille, vint s'établir à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle dans cette cité du Comtat Venaissin où sa nombreuse progéniture – on lui connaît au moins dix enfants – fit également souche. Son fils Charles (1798-1874) y travailla comme machiniste – entre 1855 et 1865 il vécut également dans le village voisin du Thor – et, parmi ses huit enfants, se trouve notre futur poète.

D'après les lieux de composition de ses poèmes, Anatole Alabe semble avoir vécu à Toulon d'août 1857 à septembre 1858, puis à Nîmes jusqu'en janvier 1861. À partir d'août 1861, il est définitivement fixé à Toulon. Il s'y est marié, le 2 janvier 1865, avec une jeune cuisinière d'origine hyéroise, Marie-Rosalie Liautaud, qui lui donna treize enfants, dont six seulement parvinrent à l'âge adulte ; en décembre 1882, notamment, en l'espace de huit jours, quatre de leurs enfants furent emportés

---

<sup>1</sup> Archives départementales de Vaucluse, commune de l'Isle-sur-la-Sorgue, état civil, année 1837, registre des naissances, acte n° 115.

par la variole — également appelée « petite vérole », — maladie infectieuse due à un poxvirus, épidémique et très contagieuse, et qui, en l'absence de tout traitement efficace, pouvait être à l'origine d'une importante mortalité :

On connaît l'épouvantable malheur qui a frappé un de nos concitoyens, M. Alabe, coiffeur à Toulon.

Ce malheureux père de famille vient de perdre, en sept jours, de la petite vérole, quatre de ses enfants ; deux autres, atteints du même fléau, ont été transportés à l'hôpital. La pauvre mère, en couches, ignore encore l'horrible catastrophe sous laquelle ont succombé ses enfants dont plusieurs fois par jour elle demande des nouvelles.

Devant une telle infortune, tous les cœurs généreux se sont ouverts.

Hier soir, le *Cercle du Commerce et de l'Industrie* a voté une première somme de cinquante francs qui a été remise ce matin à M. Alabe. Un tronc a été déposé dans le cercle, où une quête, jusqu'à nouvel ordre, sera faite chaque jour.

Le *Cercle de la Méditerranée*, dont M. Alabe est l'agent, a voté, hier soir, de son côté, une somme de sept cents francs, pour venir en aide à cette famille si éprouvée.

En ce qui nous concerne, nous mettons nos colonnes à la disposition des personnes qui voudraient bien souscrire pour cette œuvre d'humanité et de confraternité toulonnaise, à laquelle nous serons heureux de nous associer <sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> *Le Petit Var*, 3<sup>e</sup> année, n° 819, dimanche 24 décembre 1882, page 2, colonne 3, « Chronique locale ». — L'infortune de cette malheureuse famille émut tous les cœurs généreux : « On nous prie d'annoncer qu'un bal suivi d'une tombola aura lieu le 11 janvier. Cette soirée de famille offerte par MM. les coiffeurs de notre ville sera donnée au profit d'une famille malheureuse. » (*Le Petit Var*, 3<sup>e</sup> année, n° 820, lundi 25 décembre 1882, page 2, colonne 4).

Alabe fit carrière dans la ville comme coiffeur et parfumeur<sup>3</sup> ; il est décédé à la fin du mois de septembre 1920, âgé de quatre-vingt-trois ans.

### Œuvre littéraire

Ayant, de toute évidence, reçu une certaine instruction littéraire, Anatole Alabe s'exerça tôt à la poésie puisque son premier poème connu est daté du 1<sup>er</sup> novembre 1855 ; il avait alors dix-huit ans :

Vers toi, toujours vers toi s'envole ma pensée :  
Que ton âme jamais ne se montre offensée  
De m'entendre parler du tyrannique amour  
Que tu m'as inspiré, qui grandit chaque jour.  
Tu dois te rappeler qu'au printemps de notre âge  
Nous étions l'un de l'autre amoureux au village ;  
Mais cet amour d'enfant que nous avions au cœur  
Ne pouvait nous donner qu'un incomplet bonheur.  
Je sens bien, maintenant, au trouble qui m'agite,  
Aux transports de désir de mon sein qui palpite,  
Quand je suis près de toi, que je presse ta main,  
De ton cœur par les yeux découvrant le chemin,  
Que l'amour d'autrefois ne pourrait me suffire,  
N'étant point aussi grand que mon cœur le désire.  
[...].

---

<sup>3</sup> On le trouve mentionné dans diverses publications locales. Par exemple : *Almanach de Toulon par La Foux et Réal-Martin*, 4<sup>e</sup> année, 1881, page 15, rubrique « COIFFEURS PARFUMEURS » : « A. Alabe, rue des Prêcheurs, 4 » ; *Almanach de Toulon littéraire, humoristique & commercial*, 5<sup>e</sup> année, 1882, page 12, rubrique « Coiffeurs-Parfumeurs » : « A. ALABE, rue des Prêcheurs, 4 ».

Certainement fort impécunieux en raison des charges liées à sa nombreuse famille, il ne put faire paraître sa production que tard dans sa vie. Son unique recueil, intitulé *Ma première gerbe littéraire : chants d'amour*<sup>4</sup> réunit environ quatre-vingts poèmes. L'imprimeur a très joliment composé l'ouvrage, l'ornant de frises et de culs-de-lampe variés.

Adressé « Au poète Jean Aicard, mon illustre et vénéré Maître, le bien-aimé chantre de notre belle Provence », le livre est préfacé par le célèbre écrivain toulonnais :

Voici les vers d'un homme de bonne volonté. Dire cela d'un poète, ce n'est pas en faire un mince éloge. Nul n'est plus sincère que ce chantre doux (j'allais dire résigné) de tous les enthousiasmes. N'est-ce pas un grillon qui chante comme une cigale ? Timide, vêtu de sombre, le grillon du foyer serait un peu ébloui si on le traînait au soleil, sur le tronc chauffé à blanc de l'olivier ou du platane. Aussi ne l'y voit-on jamais. Comment donc se fait-il que ce poète-ci jette une voix si retentissante, pareille à celle de la petite chanteuse d'or aux tambourins de fée ?

Qu'il me soit permis de le dire, ce n'est pas qu'il fréquente les éblouissants paysages, les libres campagnes, le faite étincelant et mobile des forêts. Non ; humble et doucement cachée est la vie de ce poète. Méritoire aussi : il est attentif au sillon, au souci de chercher sa vie, noblement. Et c'est par le seul effort intérieur qu'il réussit à créer en lui le tableau de la vie universelle. Et il chante, sans les voir pour ainsi dire, autrement qu'en son esprit, les changeants et merveilleux tableaux que la

---

<sup>4</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe littéraire : chants d'amour*, Toulon, imprimerie et lithographie marseillaise Émile Foa, 1895, in-16, XVI-266 pages. Ouvrage aujourd'hui totalement introuvable en librairie mais consultable sur le site Internet *Gallica* de la Bibliothèque nationale de France. Orné d'un portrait de Jean Aicard (dessin anonyme).

cigale reflète dans ses yeux, dans ses milliers d'yeux réunis en deux globes, et destinés à tout prendre, à tout faire revivre en son cerveau, de ce que le soleil éclaire.

Voilà le mérite du poète Alabe : Obstiné aux tâches modestes que le destin lui assigna toujours, il a gardé et exalté en lui la faculté de deviner, de comprendre, d'admirer et d'aimer toutes choses.

Et, comme à la cigale, il faut dire au petit grillon : « Merci, chanteur ! » Mais il faut ajouter : « C'est bien, travailleur ! »

Et, de tout cœur, nous lui disons les deux paroles, en y joignant nos vœux affectueux et sincères pour que le public juge et dise comme nous.

JEAN AICARD<sup>5</sup>.

Cette courte préface, d'un ami qui l'a bien connu, confirme la simplicité et la modestie du coiffeur toulonnais, « homme de bonne volonté »... chantre résigné et timide... à la vie « humble et doucement cachée », toute consacrée à l'obscur labeur quotidien... aussi ouvrier en sa vie littéraire qu'il le fut dans son exercice professionnel.

Et le discret poète place son travail sous l'égide du confrère consacré par la renommée :

### *À mon livre*

Issu d'un être frêle autant qu'infortuné,  
Et d'une Muse étrange autant qu'abalourdie,  
Volume tard venu, qu'on put croire mort né,  
Tu me devras deux fois la vie ;

---

<sup>5</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, pages III-IV.

Car, à l'oubli cruel te sentant destiné,  
Je contrains ma vieillesse à devenir hardie,  
Mon esprit incertain à paraître obstiné :  
À Jean Aicard je te dédie.

Protégé par sa gloire et de son nom couvert,  
Des hommes ni du sort tu n'as plus rien à craindre,  
Et moi je cesse d'être à plaindre ;

À l'espoir du succès mon cœur enfin ouvert,  
Avec sérénité présente à la critique  
Son premier livre poétique<sup>6</sup>.

Le coiffeur-poète introduit son recueil de manière très humoristique, avec un long poème de jeunesse aux nombreuses références à l'Antiquité :

### *Préface de l'auteur*

Un barbier possédé de la fureur d'écrire,  
En vers, surtout, fera pitié, s'il ne fait rire :  
Comment imaginer un barbier écrivain !  
Mieux vaudrait donc pour moi, qu'à l'avenir, ma main,  
Pour soigner les rasoirs, abandonne la plume,  
Car de les négliger si je prends la coutume,  
Sans perdre le défaut de mal versifier,  
Je contracte celui de mal barbifier.  
[...]<sup>7</sup>.

<sup>6</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, pages v-vi. Poème liminaire daté « Toulon, le 18 Mars 1894 ».

<sup>7</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, pages vii-xv. Poème daté « Toulon, le 28 Octobre 1857 ». Le texte cité est pris à la page vii.

Viennent ensuite cinq poèmes-préludes où l'auteur justifie sa démarche avec une grande modestie : « Dans l'art d'écrire en moi n'attendez pas un maître... », se proclamant même « métromane<sup>8</sup> » plutôt que poète.

Et le recueil contient principalement des pièces écrites en 1857-1863, dans les années de jeunesse d'avant le mariage, simplement rangées dans l'ordre chronologique de leur achèvement, et célébrant essentiellement l'amour. Alabe y apporte la poésie fraîche et coulante, sans prétention, d'un jeune littérateur taquinant la Muse en amateur dans les quelques heures de loisir que lui laisse son métier :

Et, non-seulement je publie  
Ce volume de mauvais vers,  
Mais encore, de ma folie  
Chérissant les moindres éclairs,

J'écris, pour le plaisir d'écrire,  
Sans savoir si mes vers nouveaux  
Prêteront un peu plus à rire,  
Ou me vaudront quelques bravos<sup>9</sup>.

Le poète reste dans le seul registre de l'amour galant, tantôt badin quand il célèbre la grâce des jeunes filles rencontrées, tantôt nostalgique quand ses sentiments ne trouvent point l'écho attendu.

<sup>8</sup> Poème « III. Le métromane et le succès », pages 5-8. — Cf. *La Métromanie ou le Poète*, comédie en cinq actes et en vers d'Alexis Piron (1/ 1737) dans laquelle le personnage principal est frappé d'une obsession de faire des vers à propos de tout et de rien.

<sup>9</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, pages 11-16. Poème « V. Ouvrage couronné par l'Académie française ». Les deux quatrains cités sont pris aux pages 15 et 16.



Il pratique avec aisance les formes les plus classiques, comme, par exemple, avec ce sonnet :

Pourquoi t'ai-je connue, exquise jeune femme,  
Et t'ai-je laissé prendre empire sur mon cœur ?  
Je te vis pour te perdre, et, conservant ma flamme,  
Quel sera mon destin ? réponds-moi, car j'ai peur.

Je dois craindre, en effet, de comprendre mon âme :  
Connaissant bien ma peine, et voyant ma douleur,  
Elle me dit tout bas, lorsque je te réclame,  
N'appelle plus l'absente, et pleure ton malheur.

À t'aimer tendrement quand le sort me convie,  
Et qu'ensuite, brisant mon amour et ma vie,  
Sa rigueur pour jamais te conduit loin de moi,

Pleurer me siérait peu : du mal qui me tourmente  
Je double l'acuité, dès que je me lamente,  
Et de notre secret je dispose sans toi <sup>10</sup>.

mais il préfère explorer des genres plus originaux aux métriques très variées. On trouve ainsi, par exemple :

— des acrostiches :

**R**ose, charmante enfant, fleur tendre à peine éclore,  
**O**n ne saurait te voir sans penser à la rose,  
**S**ans former le désir de te voir chaque jour,  
**E**t d'être enfin l'objet de ton premier amour.

<sup>10</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, pages 42-43. Poème « IX. À M<sup>me</sup> J. A. », daté « Toulon, le 22 Septembre 1857 ».

**R**este simple, et toujours telle qu'on te désire ;  
**O**rne-toi de vertu pour t'épargner des pleurs ;  
**S**ache aimer, et surtout te garder de le dire :  
**E**n amour le secret conjure les douleurs.

**R**ares et courts, troublés par la maligne envie,  
**O**u par le fol orgueil, l'assidu courtisan,  
**S**ont les moments heureux que nous offre la vie :  
**E**t l'amour en est seul l'ordinaire artisan <sup>11</sup>.

— une barcarolle dont les couplets en huitains d'octosyllabes aux rimes redoublées ont pour refrain un septain de tétrasyllabes :

Déjà la nuit étend ses voiles :  
Éclairez-moi, belles étoiles,  
Et viens enfler mes grises toiles,  
Brise qui caresses mon front ;  
Vers ma Louise, aimable et tendre.  
Qui sur l'autre bord doit m'attendre,  
Fais que ma barque aille se rendre,  
Sans troubler les échos du mont.

Vers ma Louise,  
Dont j'ai la foi,  
Viens, douce brise,  
Emporte-moi ;  
Mon cœur se brise,  
Quand, sans la voir,  
Je passe un soir.

<sup>11</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, pages 21-22. Poème « II. À Rose », daté « Carpentras, le 22 Novembre 1855 ».

Le ciel est pur, la mer tranquille  
À voguer mon bras inhabile,  
N'importe, sur l'onde immobile  
Ma barque vole, ô mes amours.  
Nos rendez-vous, Dieu les protège,  
Et jamais rien ne les abrège ;  
Mais, cependant, y reviendrai-je  
Sans encombre la voir toujours ?

Vers ma Louise...

J'entrevois l'arbre qui l'abrite ;  
Vole, ma barque, un peu plus vite.  
Mon cœur déjà tremble et palpite :  
Il est si près de son bonheur !  
Je vais, au rendez-vous fidèle,  
Heureuse aussi trouver ma belle,  
Jusqu'à l'aube rester près d'elle,  
Et d'amour abreuver son cœur !

Vers ma Louise...<sup>12</sup>

— ce poème à la structure complexe :

MARGUERITE,  
Que votre cœur point ne s'irrite  
De ce tendre billet que je vous fais tenir,  
Où ma plume,  
Du mal d'amour qui me consume,  
Pour la première fois va vous entretenir.

<sup>12</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, pages 64-67. Poème « XIX. Louise. Barcarolle » daté « Toulon, le 16 Juillet 1858 ».

Cette démarche téméraire,  
Dont bien longtemps mon âme eut peur,  
Si j'ose enfin venir la faire,  
C'est que, voyant votre douceur,  
D'une réponse franche et claire  
Je doute moins d'avoir l'honneur ;  
Pourquoi, de ne point vous déplaire  
Si j'ai l'inespéré bonheur,  
Voudriez-vous toujours me taire  
L'état réel de votre cœur ?

Vous régnez pour la vie  
Sur mon âme éblouie,  
Depuis qu'à mes regards vous vîntes vous offrir ;  
Et ma peine est extrême,  
Depuis que je vous aime :  
Qui m'eut dit que d'amour on pouvait tant souffrir !

Marguerite charmante,  
Du mal qui me tourmente  
Vous me verrez bientôt dépérir et mourir,  
À moins que je n'obtienne  
Un mot qui me soutienne  
Et me donne l'espoir de pouvoir en guérir<sup>13</sup>.

— ou encore ces pentasyllabes aux rimes redoublées :

Enfant du mystère,  
Je suis sur la terre,

<sup>13</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, pages 78-80. Poème « XXIII. À Marguerite », daté « Toulon, le 2 septembre 1858 ».

Parce que ma mère  
Et Dieu l'ont voulu...  
On m'a dit : Giselle,  
Ta mère était belle ;  
Tu l'es bien plus qu'elle !  
Et cela m'a plu.

D'air pur je m'enivre ;  
Je chante pour vivre ;  
Quelques sous de cuivre  
Me suffisent bien...  
Mes vertus, mes vices,  
Ne sont que caprices ;  
Je fais mes délices,  
Bien souvent, d'un rien.

Soit honte ou sagesse,  
Au riche je laisse  
L'or qu'une faiblesse  
Me ferait avoir...  
La vie est un songe,  
L'amour un mensonge,  
Et le chagrin ronge  
Qui fuit son devoir !

Mais, des filles d'Ève,  
La jeunesse brève  
Jamais ne s'achève  
Sans un peu d'amour...  
Je veux rester sage,  
Puis, quand j'aurai l'âge,

Entrer en ménage...  
Si l'on m'aime, un jour<sup>14</sup>.

— et même un poème patois :

*I'a quinje jour, à peno, bello damo,  
Qu'en proumenen aougère regarda  
Vosti beou trait, que despièi, dins moun âmo  
Fidélamen ai jura de garda.*

*M'an toujou di qu'uno fumo poulido  
I tout plen bono, e crèse qu'i vérai ;  
Quand mete en vous lou bounur de ma vido,  
Coume un tresor quand ieou vous amarai :  
Per un moumen que posque veire  
Vosti beous yeux léva vers ieou ;  
Su voste cor lissa-me creire  
Qu'un jour poudra regna lou mieou.*

*L'amour, Madamo, i men dous que terrible ;  
Dieou soulet soou tout lou tort que nous fai ;  
Se voste cor m'i jamais pu sensible,  
De desplesi bén segur mourirai.  
Coume un perdu dins lou plan souvènt courre.  
Per assaja d'ouublida ma doulour,  
De rèn me sert ; ieou de rage alors ploure...  
Quand pense à vous à touto houro doou jour,  
Pèr un moumen que posque veire  
Vosti beous yeux léva vers ieou ;  
Su voste cor lissa-me creire  
Qu'un jour poudra regna lou mieou.*

<sup>14</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, pages 109-111. Poème « XXXI. Giselle », daté « Nîmes, le 30 juin 1860 ».

*Ai ni poudé, ni talent, ni richesso  
 A vous oufri, mai vous pode douna  
 Moun cor d'enfant, riche de sa jouinesso,  
 Que pèr vous suivre a tout abandouna.  
 Me disè rèn ! vous que crésiou tant bono,  
 Sia pas 'smougudo en me vesèn soufri !  
 Sabè pamens que lou grand chagrin dono  
 Oou malurous la forço de mouri.  
 Pèr un moumen poudrai pas veire  
 Vosti beous yeux léva vers ieou ;  
 Su voste cor deuve dounc creire  
 Que regnara jamai lou mieou <sup>15</sup>.*

Le poète varie aussi la longueur de ses pièces, depuis le simple quatrain <sup>16</sup> jusqu'à un poème de cent quarante vers <sup>17</sup>, et il s'adresse à des personnes réelles ou idéales à qui il fait partager ses élans passionnés.

En revanche, après son mariage, il a aussi célébré l'amour conjugal et les joies de la famille :

*Du chaste et pur hymen suivant les lois austères,  
 Entre ma jeune épouse et mes jeunes enfants,  
 Afin que tout de moi reste à ces têtes chères,*

<sup>15</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, pages 51-53. Poème « XIV. À Madame X. Z. DÉCLARACIOUN D'AMOUR. Roumanso », daté « Toulon, le 7 Novembre 1857 ». — Les Provençaux d'aujourd'hui ne manqueront pas d'être surpris par le vocabulaire et la graphie utilisés dans ce poème : Alabe parle une langue très populaire, mâtinée de divers patois, et, à défaut d'un usage encore parfaitement codifié, l'écrit d'une manière très personnelle, quasiment phonétique.

<sup>16</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, page 50. Poème « XIII. À Césarine ».

<sup>17</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, pages 100-108. Poème « X. À mon unique confidente ».

*Je partage, ravi, mon amour et mon temps,  
 [...] <sup>18</sup>.*

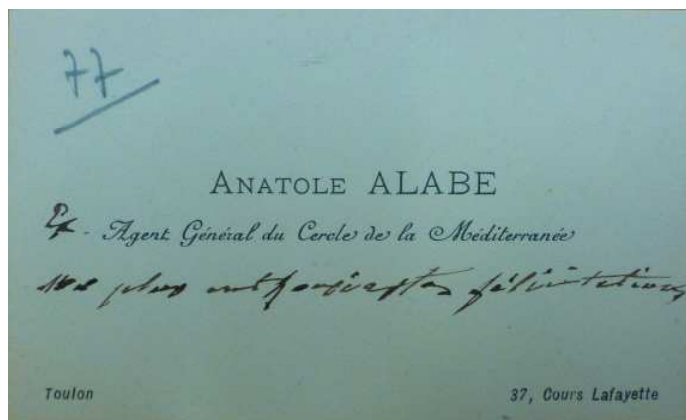
Le titre du recueil, *Ma première gerbe*, peut être compris de deux manières : ou bien il référerait simplement à une poésie de jeunesse, ou bien il annonçait une suite... qui n'est pas venue, si bien que la production poétique de la maturité d'Anatole Alabe est probablement perdue à jamais. En effet, même si, après son mariage, la boutique et les charges de famille le détournèrent de la versification, notre artisan ne s'est pas arrêté à ces débuts. En 1867, par exemple, il fut remarqué par un périodique régional :

Un nouveau poète se montre au Parnasse Français et nous le saluons avec d'autant plus de sympathique empressement qu'il appartient à la classe des artisans. Si la poésie honore l'homme qu'ont favorisé les dons de la fortune et les enseignements des maîtres, quelle estime ne devons-nous pas à l'honnête père de famille qui, aidé seul de son bon vouloir, consacre ses loisirs au culte des muses ? Tel est M. Anatole Alabe : ses premiers essais ne manquent ni d'un certain feu, ni d'une certaine énergie. Il n'a qu'à modérer son essor, c'est-à-dire à éviter les longueurs :

*Qui ne sut se borner, ne sut jamais écrire.*

Sa facilité qui souvent n'est pas dépourvue d'élégance, pourrait aussi lui faire choisir un autre terrain que celui des batailles et des souverains belliqueux, où il peut rencontrer la pompe et l'enflure au lieu du naturel et du gracieux, seules sources d'agréables impressions.

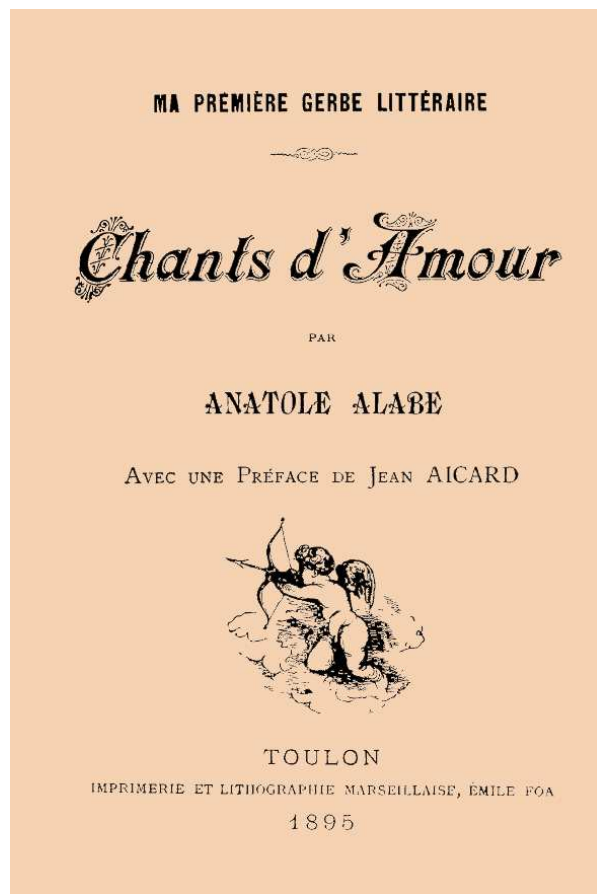
<sup>18</sup> ALABE (Anatole), *Ma première gerbe*, pages 249-257. Poème « LXXIII. Du chaste et pur hymen », dernière pièce du recueil, la seule écrite en 1868.



Ci-dessus :

Carte de visite  
d'Anatole Alabe  
(Archives municipales de Toulon, 1 S  
Fonds Jean Aicard)

90



Ci-contre :

Couverture du  
recueil poétique  
d'Anatole Alabe.

Hymne Franco-russe  
paroles et musique d'Anatole Alabe  
Agent général du Cercle de la Méditerranée

Andante affettuoso

De nos cœurs dévoués qu'à toute heure s'élançoient  
ici de l'amitié blosan-na-a fra-ternel! De la  
Rall.  
sainte Rus-sie et de la noble France que les enfants ja-  
mais ne bri-sont l'al-li-an-ce Conçue heureu-sement dans  
un jour so-len-nel!

2<sup>e</sup> Couplet

Des deux peuples unis la puissance rayonne,  
Le monde sans émoi n'en peut voir la grandeur.  
Notre amitié, pourtant, ne menace personne,  
Et l'immense pouvoir que l'union nous donne  
Assurera la paix, si douce à notre cœur.

3<sup>e</sup> Couplet

Cette paix des États, où la sagesse aspire,  
Heureux qui la possède et la sait conserver,  
C'est par elle toujours que prospère un empire,  
Et c'est grâce aux effets des conseils qu'elle inspire  
qu'après les grands revers on peut se relever.

91

Archives numériques du Musée Jean-Aicard (La Garde, Var).



Si nous pouvions faire goûter nos humbles conseils à notre nouveau collaborateur, nous serions heureux de toujours l'accueillir avec la faveur qu'il mérite <sup>19</sup>.

qui assortit cette présentation d'un long poème aux élans patriotiques :

### *Hymne à la Paix*

Qu'il était beau le temps, où l'Aigle Impériale,  
Malgré les Souverains ayant pris son essor,  
Pour consacrer sa gloire et la grandir encor,  
Retrempait du Français la fibre martiale ;

Où ces jeunes héros, qui furent nos aïeux,  
Faisaient trembler partout, et fuir, humiliées,  
Les autres nations contre nous alliées  
Dans l'espoir d'arrêter nos pas victorieux ;

Où chaque bulletin de notre grande armée  
Annonçant la bataille annonçait le succès ;  
Où de notre Empereur, peut-être avec excès,  
La gloire était grandie et la personne aimée !...

Aussi les vétérans qui vainquirent sous lui  
Sont-ils fiers d'avoir fait et partagé sa gloire,  
Et des pays divers où les vit la victoire  
Parlent-ils bien souvent aux enfants d'aujourd'hui !

---

<sup>19</sup> *Le Propagateur du Var, revue trimestrielle fondée et publiée au profit des établissements de bienfaisance du département, année 1867, page 409.*

Mais ces brillants succès remportés par nos armes,  
Et dont le souvenir excite notre orgueil,  
Couvrant notre Pays d'un long voile de deuil,  
Au plus pur de son sang ont mêlé bien des larmes.

Mais contre nos soldats, si longtemps vaincus,  
Les empereurs, les rois et les peuples eux-mêmes,  
Dont la haine et l'effroi furent alors extrêmes,  
S'unirent... et bientôt ne les craignirent plus !

De ce jour détesté qui vit notre infortune  
Et nous humilia jusqu' dans l'avenir,  
L'étranger garde encor l'insultant souvenir,  
Et nous rend la mémoire à jamais importune !...

Quel désastre ! quel temps ! contre Napoléon  
Dont l'immense génie et la vaillante épée  
Avaient vu de terreur Leur Majesté frappée,  
Dont leur abaissement glorifia le nom ;

Pour rendre sa puissance éphémère, fragile,  
Les monarques alors furent tous acharnés ;  
Et ses jours, au repos, malgré lui, condamnés,  
Finirent tristement sur les rochers d'une île !...

Aussi quelle terreur ne ressentons-nous pas,  
Lorsque, même incertain, circule un bruit de guerre ;  
Quoiqu'il n'existe point de peuple sur la terre  
Redoutant moins que nous les hasards des combats ;

Et combien vite aussi de nos cœurs est chassée  
Cette terreur soudaine où l'on nous vit livrés,



Si des événements nouveaux, inespérés,  
Consolident la paix un instant menacée !...

Aujourd'hui son neveu, de cette même voix  
Qui domina la foudre aux champs de l'Italie,  
Pour qu'à jamais l'amour à la gloire s'allie,  
Appelle auprès de lui les peuples et les rois !

Et tous à son appel s'empresment de répondre ;  
Et dans un même esprit qui les honore tous,  
De chaque point du globe ils viennent parmi nous  
Se voir, se rencontrer, s'unir et se confondre !...

C'est qu'il est grand et beau notre nouveau Paris,  
Surtout lorsque à l'ancien on pense, on le compare ;  
C'est que chaque monarque aspire et se prépare  
À la paix qui pour tous acquiert un si haut prix ;

C'est que des grands conflits pour rapprocher le terme,  
Pour que de les subir on soit enfin lassé,  
Un souffle pur des cieux sur nos fronts a passé,  
Et d'un immense amour a déposé le germe ;

C'est que dans tous les cœurs, cet amour fraternel  
Si longtemps assoupi, triomphant, se réveille :  
Que chaque aube nouvelle enfante une merveille,  
En ces temps fortunés où son règne est réel !...

Charme enivrant qu'on trouve à respirer la poudre,  
À commander, à vaincre, à vivre dans les camps,  
À ne plus vous chercher vont tous les cœurs vaillants,  
D'un sympathique accord, à jamais se résoudre.

Gigantesques travaux, humbles labeurs des champs,  
Innombrables produits qu'on doit à l'industrie,  
Merveilles de l'art, tout, tout se lève et nous crie :  
Poètes, à la Paix consacrez tous vos chants !

Oui, sainte Paix, soudain, du couchant à l'aurore  
Nous ferons retentir nos chants élogieux ;  
Et les peuples émus repousseront loin d'eux  
Les belliqueux pensers qu'ils nourrissent encore !

Qu'ils sont heureux les temps où tes humaines lois  
Trouvent tout disposés les peuples à les suivre ;  
Où ton souffle puissant les anime et fait vivre ;  
Où nul ne reste sourd à l'appel de ta voix !

Bien plus heureux et grands sont encore des princes  
Qui de te rechercher s'imposent le devoir  
Engagent leurs égaux à subir ton pouvoir  
Assurant le bonheur ainsi de leurs provinces.

Honneur au Souverain qui du peuple Français  
Depuis bientôt vingt ans grandit la renommée,  
Et qui dit à l'Europe, attentive et charmée :  
Ensemble préparons l'universelle paix <sup>20</sup> !

Vers la fin de l'Empire, délaissant le répertoire galant et les émois de la jeunesse, le poète désormais trentenaire et chargé de famille se montre plus sensible aux tensions sociales qui se

---

<sup>20</sup> *Le Propagateur du Var, revue trimestrielle fondée et publiée au profit des établissements de bienfaisance du département, année 1867, pages 409-412.*

font jour ; à la gloire passée des armes triomphantes, il préfère la paix entre les Peuples.

Et notre *figaro* multipliait les talents artistiques : on connaît en effet de lui un *Hymne franco-russe*, formé de quintils, dont il composa les paroles et la mélodie à l'occasion de la visite de l'escadre russe à Toulon en octobre 1893. Il l'offrit à « Jean Aicard le plus illustre et le plus sympathique de nos poètes contemporains » :

### *Hymne franco-russe*

Paroles et musique d'Anatole Alabe

Des deux peuples unis la puissance rayonne ;  
Le monde sans émoi n'en peut voir la grandeur.  
Notre amitié, pourtant, ne menace personne,  
Et l'immense pouvoir que l'union nous donne  
Assurera la paix, si douce à notre cœur.

Cette paix des États, où la sagesse aspire,  
Heureux qui la possède et la sait conserver ;  
C'est par elle toujours que prospère un empire,  
Et c'est grâce aux effets des conseils qu'elle inspire  
Qu'après les grands revers on peut se relever.

Des revers d'autrefois la trace existe encore ;  
Qu'importe, si l'espoir nous demeure permis,  
Si, d'une ère meilleure en saluant l'aurore,  
Des rives de la Manche aux rives du Bosphore  
Nous rendons plus prudents les peuples ennemis !

Malgré nous et les lois de l'humaine prudence,  
Aux armes, cependant, s'ils osaient recourir,

Ensemble, alors, et prompts bien plus qu'on ne le pense  
À relever un gant, à punir une offense,  
Nous irions au combat pour vaincre ou pour mourir <sup>21</sup> !

Le Cénacle littéraire de Toulon a publié, en 1888, deux poèmes plus tardifs d'Anatole Alabe, sur le thème de l'amour impossible ou ineffable :

### *Fol Amour !*

CHANSON

Un amour sans espoir me consume en secret ;  
Je dois le taire à tous, à celle qui l'inspire  
Comme au reste du monde, et cet amour discret  
Me fait une existence impossible à décrire.

### *Refrain*

Quand je devins épris,  
Joyeusement surpris  
D'être heureux par l'amour je conçus l'espérance ;  
Mais bientôt j'ai compris  
Que je m'étais mépris,  
Et mon cœur a connu l'implacable souffrance.

Chacun ainsi que moi deviendrait amoureux  
S'il rencontrait un jour celle pour qui je souffre ;  
L'homme, lorsque sur lui se lèvent ses beaux yeux,  
Sous ses pas chancelants n'aperçoit point le gouffre.  
*(Quand je devins épris...)*

<sup>21</sup> Bibliothèque numérique du musée Jean-Aicard aux *Lauriers-Roses*.  
Voir la mélodie à la page 91.

Elle ne m'aime pas, elle ne peut m'aimer,  
Un autre a su déjà lui parler et lui plaire ;  
Et dès lors, le seul vœu que je doive former  
C'est de pouvoir la fuir comme j'ai pu me taire.  
(*Quand je devins épris...*)

Malgré tout demeurons, souffrons jusqu'à la mort  
S'il faut enfin mourir de ma flamme ignorée  
Au moins je la verrai, je connaîtrai son sort ;  
Le mien sera connu de la femme adorée.

*Dernier refrain*

Car toujours plus épris,  
Je ne suis pas surpris  
D'avoir gardé l'amour en perdant l'espérance ;  
Et si je suis compris,  
L'on pourra sans mépris  
Parler de l'amoureux tué par la souffrance<sup>22</sup>.

*À Mademoiselle D. A. – À Madame L. O.*

Pour charmer les loisirs que me fait votre absence,  
De nouveau je songe à chanter ;  
Mais, dès les premiers mots, sentant mon impuissance,  
Je suis contraint de m'arrêter.

Que dirais-je, en effet ?... Ce que je fais ou pense  
Ne peut guère vous importer...

---

<sup>22</sup> *Le Bohème*, deuxième année, n° 10, 1<sup>er</sup> au 15 avril 1888, page 2, colonne 1. Ce numéro est consultable à la bibliothèque municipale de Toulon (cote Per 1105) ou à la Bibliothèque nationale de France (cote FOL- Z- 593).

Et, d'ailleurs, avec vous, nonobstant la distance,  
Je n'ose pas trop plaisanter ;

Car vous percez à jour les plus solides trames,  
Et, sans en avoir l'air, vous lisez dans les âmes  
Comme en un livre, quel qu'il soit.

Aussi, puisque en parlant je pourrais vous déplaire  
Je veux, dès aujourd'hui, m'habituer à taire  
Ce que rêve mon petit doigt<sup>23</sup>.

Dernier poème découvert, celui que le coiffeur toulonnais adressa à son ami et maître à l'été 1893 pour lui témoigner, en mots simples et sans afféterie, son indéfectible amitié :

*À Monsieur Jean Aicard*

Oui, j'ai l'heur de vous connaître  
Depuis plus de vingt-cinq ans ;  
Vous l'avez bien dit, cher maître.  
Mais j'ai vu, pendant ce temps,  
D'abord grandir votre gloire,  
Et puis, des jours incertains,  
De douloureuse mémoire,  
S'affranchir vos grands destins ;  
Tandis que moi, pauvre hère,  
Rimailleur bête, obstiné,

---

<sup>23</sup> *La Farandole*, deuxième année, n° 23, 1<sup>er</sup> au 15 décembre 1888, page 2, colonne 1. Ce numéro n'est consultable qu'à la Bibliothèque nationale de France (cote FOL- Z- 593). — C'est le même cénacle littéraire toulonnais qui publia d'abord *Le Bohème* (numéros 1-22), puis *La Farandole* (numéros 23 à 27).

À ne point quitter ma sphère  
Dûment je suis destiné.  
Voir la gloire et la fortune  
Vous être ainsi dévolus,  
Ne m'est point chose importune :  
Je vous en désire plus,  
Et je nourris l'espérance  
Que vous vivrez de longs jours,  
Exempt de toute souffrance,  
Et l'esprit libre toujours.

De longs jours ! grand Dieu, que dis-je ?  
L'espoir que je dois nourrir,  
C'est de voir ce doux prodige :  
Jean Aicard ne point mourir.  
Quand son œuvre littéraire  
L'a déjà fait immortel,  
Ta puissance, ô Dieu, peut faire  
Que son corps devienne tel.  
Si j'obtenais cette grâce  
Que je demande aujourd'hui,  
Je le verrais face à face,  
Et je serais vu par lui.  
Seul, ce dernier point importe.  
En effet, je l'aime bien,  
Mais mon amitié si forte,  
Sans la sienne n'est plus rien.

Pardonnant l'ardeur intense  
Dont je fais preuve en ce jour,  
Désirez-moi que l'on pense  
À me payer de retour,

Lorsqu'à la face du monde  
Je me plais à déclarer :  
Qu'aussi pure que profonde  
Mon amitié doit durer,  
Car, sur l'estime basée,  
Elle a, pour constant soutien,  
Votre verve électrisée  
Par l'amour du beau, du bien,  
Et toujours inépuisée.

Toulon, le 21 juillet 1893. ANATOLE ALABE<sup>24</sup>.

En 1901, *L'Écho des Jeunes* – une publication littéraire et artistique illustrée, d'abord bihebdomadaire de 1890 à 1896, puis mensuelle à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1897 et jusqu'en 1908 – accorda à Alabe un cinquième prix de poésie consistant en une médaille en bronze grand module avec diplôme<sup>25</sup>.

### Un poète ouvrier

Artisan établi dans la vieille ville et « rimailleur bête, obstiné » ainsi qu'il se définit lui-même, Anatole Alabe apparaît comme une figure toulonnaise – peut-être la dernière – du mouvement des poètes ouvriers, encouragé par Alphonse de Lamartine et George Sand, représenté principalement dans la localité par Louis Pélabon et Charles Poncy. Même s'il n'a pas connu la gloire littéraire de ses aînés, le parrainage de Jean Aicard lui a évité le naufrage dans le fatal oubli. Le peu qui a

<sup>24</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 1, page 54. Coupure extraite de *La Vie provençale*, 4 août 1893.

<sup>25</sup> *L'Écho des Jeunes, revue littéraire, artistique, illustrée* (publiée à Asnières), 12<sup>e</sup> année, n° 212, 1<sup>er</sup> août 1901, page 88, « 21<sup>e</sup> Concours de l'Écho des Jeunes », PALMARÈS, 1<sup>re</sup> section « Poésie ».

subsisté de sa production révèle un talent original cultivant une poésie fraîche et spontanée, aux accents parfois humanistes, exprimée en des formes recherchées et variées, un peu comme si notre coiffeur avait hérité de son « saint patron » *Figaro* aussi bien la facilité populaire et truculente qu'une sagesse nostalgique et presque stoïcienne.

*Jean Aicard, célébré par de jeunes poètes admirateurs de son talent, a lui-même rendu de chaleureux hommages à plusieurs de ses aînés.*

*Nous avons choisi de publier ici Le Tombeau de Sainte-Beuve car ce poème est aujourd'hui tout à fait oublié.*

*Il a été composé pour l'inauguration, le dimanche 10 mai 1903 au cimetière du Montparnasse à Paris, du monument à Sainte-Beuve, œuvre du statuaire José de Charmoy. C'est M<sup>lle</sup> Moreno qui a lu ces vers.*

## LE TOMBEAU DE SAINTE-BEUVE

### I

Le Buste au front haut s'élève,  
Triste, et rêve  
Sur la colonne, qui sort  
Du sol — comme un tronc robuste  
Et le Buste  
Vit, triomphant, sur la mort.

De son épaule retombe  
Sur la tombe  
Son linceul qui, s'enroulant,  
Souple, à la colonne lisse,  
Coule et glisse  
À flots — sur le granit blanc.

Du nom, écrit sur la dalle  
Triomphale,  
Les Muses ont écarté  
Le linceul, sinistre toile  
Qui nous voile  
Même l'immortalité.

Et l'âpre songeur mesure  
Ce qui dure  
Hélas ! et ce qui périt ;  
Il voit, dans la mort sincère,  
La misère  
De la gloire et de l'esprit.

Il regarde en philosophe  
Cette étoffe  
Qui submerge son tombeau  
Se tordre en hiéroglyphes  
Sous les griffes  
D'un sphinx invisible et beau.

Il contemple, bouche amère,  
La Chimère,  
Celle que les morts verront...  
Elle est là, terrible et nue,  
L'Inconnue,  
Sur sa tombe et sous son front.

Elle parle. Que dit-elle,  
L'immortelle ?  
— « Devant l'infini béant,

« Nul chef-d'œuvre, marbre ou rime,  
« N'est sublime,  
« Et tout, sur terre, est néant ! »

Ainsi nous trouble l'artiste  
Fier et triste,  
Le statuaire inspiré  
Dont le génie étrange aime  
La mort même,  
Sur les bords du Styx sacré.

## II

L'artiste qui sculpta, pour une apothéose,  
Ce masque douloureux,  
Par la pierre éloquente a fait dire autre chose  
Que le « rien » dont les morts s'épouvantent entre eux.

Il sait que les lauriers sont, par la couleur sombre,  
Frères du cyprès noir,  
Mais qu'on a vu fleurir des roses sous leur ombre  
Et que la grâce heureuse a des douceurs d'espoir.

C'est pourquoi dans les plis de ce linceul de pierre  
Sur ce tombeau jeté,  
Comme on sent un regard caché par la paupière,  
On devine l'espoir, âme de la beauté.

Il s'enroule au fût blanc, tel à l'ormeau la vigne ;  
Il presse un beau contour,  
Et dans ses plis profonds on voit, à plus d'un signe,  
Que les griffes du sphinx s'y crispèrent d'amour.



Là seulement le mort reconnaît sa vraie âme  
Qu'il cherche en s'écoulant...  
Grâces de Tanagra, formes vagues de femme,  
Chefs-d'œuvre pressentis sous un rêve flottant.

C'est la noble candeur d'un beau vers de Virgile  
Ou d'un cygne onduleux ;  
C'est la robe de lin du dieu de l'Évangile  
Sur des lacs, sous des ciels qui, la nuit, restent bleus.

Au fond des bois sacrés, sous de grands lauriers-roses,  
C'est, dans un demi-jour,  
Un songe élyséen où le charme des choses  
Donne à l'âme un repos plus aimant que l'amour.

JEAN AICARD \*.

---

\* Ce poème n'a guère eu les honneurs de la grande presse : seul *Le Rappel* (n° 12114, mardi 12 mai 1903, page 2, colonne 1) en a reproduit la première partie.

Le *Tombeau* a été publié *in extenso* dans un périodique encore non identifié. On en trouve une coupure dans le carton 1 S 43, agenda n° 7, pages 90-91, du Fonds Jean Aicard aux archives municipales de Toulon.

## Jacques PAPIN

### Directeur de la revue *Aicardiana*

Jacques PAPIN, professeur de lettres, spécialiste de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, est l'auteur d'une trentaine d'articles d'histoire littéraire sur Honoré de Balzac, Gustave Flaubert, Alfred de Vigny, le roman-feuilleton, la presse, les éditeurs, le théâtre, et des romanciers populaires comme Eugène Sue, Pons du Terrail, Georges Ohnet, etc. Il collabore ponctuellement aux correspondances d'écrivains.

Depuis une quinzaine d'années, il s'est attaché à inventorier les collections publiques et privées susceptibles de receler lettres et manuscrits. Plus particulièrement, ses investigations systématiques dans la presse (locale, régionale, nationale), les correspondances, l'important Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, et les fonds d'archives régionaux ou nationaux, ont renouvelé la connaissance de la vie et de l'œuvre de Jean Aicard.

Très actif chercheur aicardien, il a publié, avec Dominique Amann, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

## Dominique AMANN

### Secrétaire de la rédaction d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les

sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX<sup>e</sup> siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet **jean-aicard.com** qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, avec Jacques Papin, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Il est membre résidant de l'Académie du Var (30<sup>e</sup> fauteuil).



M. JEAN AICARD

*Portrait de Jean Aicard publié dans Ma première gerbe littéraire, d'Anatole Alabe, sans indication d'auteur ni de date.*

Crédit photographique :

Les clichés ont été réalisés par Dominique Amann.

Les documents issus du Fonds Jean Aicard (pages 46, 47 et 90) ont été reproduits avec l'autorisation des archives municipales de Toulon.